


600081539W

LE MONT HOR

LE TOMBEAU D'AARON, CADÈS

PARIS. — IMP. W. REMQUET ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.

LE MONT HOR

LE TOMBEAU D'AARON

CADÈS

ÉTUDE SUR L'ITINÉRAIRE DES ISRAÉLITES

DANS LE DÉSERT

PAR

LE C^TE DE BERTOU

Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

PARIS

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

Rue du Cloître-Saint-Benoît, 7

1860

AVANT-PROPOS.

En publiant aujourd'hui un travail qui a eu l'honneur d'être présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Charles Lenormant, je ne saurais m'empêcher d'offrir un tribut de tendre et respectueuse reconnaissance à la mémoire de l'éminent homme de bien dont la perte a été si douloureusement ressentie dans les rangs des amis de l'Église, de la science, des arts et des lettres.

Savant et voyageur, M. Lenormant avait beaucoup appris et beaucoup vu; mais n'exigeant pas d'autrui ce qu'il s'était imposé à lui-même, il accueillait avec indulgence toutes les bonnes volontés, et pour peu qu'elles apportassent à la science quelques matériaux utiles, elles étaient assurées de trouver en lui un guide et un appui.

En encourageant la publication de mes recherches sur l'Itinéraire suivi par les Israélites depuis le Sinaï jusqu'au Jourdain, M. Lenormant désirait que ce travail fût précédé

d'une notice sur la sortie d'Égypte, et comme il avait lui-même traité cette question dans son cours à la Sorbonne, il avait bien voulu se charger de la rédaction de cette notice dont il devait s'occuper au retour du funeste voyage qu'il était alors sur le point d'entreprendre.

Afin de rester fidèle au conseil de mon illustre ami, j'essayerai de compléter mon travail en donnant ici un aperçu rapide de la route suivie par Moïse, depuis Ramessès jusqu'au Sinaï.

A défaut de critique savante, je suivrai fidèlement les textes sacrés sans chercher à justifier les faits miraculeux par des probabilités physiques plus ou moins contestables. Que les commentateurs rationalistes cherchent à expliquer les miracles de la Providence par des circonstances naturelles, il n'y a pas lieu d'en être surpris ; mais pour nous, catholique, qui croyons à l'inspiration divine des Écritures, une telle préoccupation serait inconséquente.

La situation des Hébreux en Égypte, leur délivrance, la route qu'ils suivirent pour se rendre en Canaan, le nom des étapes, les plus grands événements comme les moindres circonstances de ce long voyage de quarante ans, tout nous est révélé par la Bible ; c'est notre seul guide ; mais comme c'est un guide inspiré, infaillible, nous le suivrons avec une confiance absolue et sans aucune restriction[1].

[1] L'Itinéraire décrit dans le *Pentateuque* a été tracé, sur la carte placée à la fin de cet opuscule, en tenant compte des travaux publiés par les voya-

*Ouvrant la Bible au livre de l'*Exode, *nous lisons que Dieu, ayant apparu à Moïse en la montagne d'Horeb, l'envoya vers Pharaon pour préparer la délivrance des enfants de Jacob.*

Après de longues hésitations et des promesses toujours vaines, le roi d'Égypte, accablé sous le poids des épreuves qui frappaient son pays et son peuple, cède enfin aux instances de Moïse et lui permet d'emmener les Israélites dans le désert, pour y offrir un sacrifice au Dieu de leurs pères.

Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès et vinrent à Socoth.

De la position de Ramessès et de Socoth dépend, en grande partie, le tracé de la route suivie par les Israélites, du moins jusqu'au point où ils traversèrent la mer Rouge.

Ramessès était dans la terre de Gessen (Genèse, XLVII, 11). *La terre de Gessen est désignée comme la contrée la plus fertile de l'Égypte* (ibid.) *et en même temps comme située à l'entrée du pays du côté de la terre de Canaan* (ibid., 1). *Ces traits caractéristiques se retrouvent dans l'ouadi Tomilat, formant vers le milieu de l'isthme de Suez un sillon transversal qui reçoit encore aujourd'hui les débordements du Nil et dans lequel un système d'irrigation bien combiné devait produire infailliblement une grande fertilité.*

geurs et les commentateurs les plus accrédités, en tête desquels il suffira de nommer Niebuhr, Pococke, le P. Sicard, d'Anville, Burckhardt, le comte de Laborde, Ch. Lenormant, Robinson, Lepsius, Carl Ritter, Ét. Quatremère, M. Lottin de Laval, etc., etc.

Si l'ouadi Tomilat répond à la terre de Gessen, et si les ruines de Tel-el-Masrouta qui s'y rencontrent marquent l'emplacement de la ville de Ramessès, comme il y a lieu de le croire, le point de départ indiqué par la Bible se trouverait entre Belbéis et le lac Timsah, à 8 *myriamètres environ au N.-N.-O. de Suez. Cette position et cette distance admettraient facilement les trois étapes qui conduisirent les Israélites sur le bord de la mer Rouge.*

Ramessès, plus anciennement nommée Abaris, est décrite par Manéthon[1] *comme une place fortifiée par le premier roi des Hyksos, qui y avait laissé une garnison de* 240,000 *hommes pour défendre la frontière orientale de l'Égypte contre les invasions des Assyriens.*

Au temps de l'Exode, cette ville immense était la capitale de la colonie israélite, et Moïse y avait sans doute réuni une partie de la nation pendant qu'il sollicitait de Pharaon la liberté d'aller au désert, avec tous les siens, offrir un sacrifice au Dieu de ses pères.

Socoth, *c'est-à-dire* les tentes, *était probablement à proximité de Ramessès dans la vallée de Gessen, et ceux qui menaient des troupeaux allèrent sans doute y camper pour être réunis quand arriverait la permission du départ toujours promise et toujours différée. C'est d'ailleurs ainsi que les grandes caravanes se sont formées dans tous les temps et*

[1] Josèphe contre Apion, I, 14.

qu'on les voit encore s'organiser aujourd'hui. Un point et une date sont indiqués, chacun arrivant de son côté va dresser sa tente au lieu du rendez-vous et demeure là jusqu'au moment où le chef de la caravane donne le signal du départ.

Ainsi, les enfants d'Israël sortis d'Égypte en diverses bandes (Ex., XII, 51), *au nombre de six cent mille hommes de pied, sans compter les enfants, partirent pendant la nuit de Ramessès et vinrent à Socoth, étant suivis d'une multitude innombrable de petit peuple et menant avec eux une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes* (Ex., XII, 37 et suiv.).

Dieu ne conduisit pas les Israélites par le chemin du pays des Philistins, qui est voisin, de peur qu'ils ne vinssent à se repentir s'ils voyaient la guerre s'élever contre eux, et qu'ils ne retournassent en Égypte (Ex., XIII, 17).

Au lieu donc de se diriger par le chemin des Philistins, c'est-à-dire au nord-est, par la route qui se rapproche de la Méditerranée à El-Arisch et passe successivement par Gaza et Ascalon, ou même par celle qui va directement à Bersabé (le puits du serment), *les Israélites, d'après l'ordre de Dieu, inclinant vers le sud-est, firent un long circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge, et allèrent camper à Etham, à l'extrémité de la solitude* (Ex., XIII, 18 et suiv.).

Voulant fuir sans retour et arracher le peuple à la servitude, Moïse ne s'arrête pas même pendant la nuit : le Seigneur

marchait devant eux en une colonne de nuée pendant le jour, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide pendant le jour et la nuit » (Ex., XIII, 21, 22).

Le Seigneur parla à Moïse et lui ordonna de dire aux enfants d'Israël « qu'ils retournent et qu'ils campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdala et la mer, vis-à-vis de Beelséphon, et ils campèrent vis-à-vis de ce lieu sur le bord de la mer » (Ex., XIV, 1, 2).

Si j'entends bien ce texte, Moïse était sur le point de contourner le fond du golfe de Suez au moment où Dieu, qui avait ses desseins sur Pharaon, lui ordonna de retourner. *Il conduisit alors les Israélites dans une direction tout à fait méridionale, les arrêta devant Phihahiroth et les fit camper vis-à-vis de Beelséphon, au sud de la rade de Suez, au pied de la montagne de Magdala* (Ras-Attaka), *là où le contour du golfe présente une sorte d'étranglement produit par le rapprochement des deux rives qui sont à* 5 *kilomètres environ l'une de l'autre.*

C'est bien cette situation entre la mer et le cap Attaka qui faisait dire à Pharaon : « Ils sont embarrassés en des lieux étroits » (Ex., XIV, 3).

Les Égyptiens poursuivirent donc les Israélites et les trouvèrent dans leur camp sur le bord de la mer (ibid., 9). *Toute l'armée de Pharaon était à Phihahiroth, vis-à-vis de Beelséphon* (ibid., 9); *ceci prouve surabondamment que les Israélites étaient un peu en avant, vers le sud, c'est-à-dire*

au Ras-Attaka, car il est superflu de dire que les deux armées ne pouvaient occuper le même terrain.

L'ange du Seigneur et la nuée qui précédaient d'ordinaire les Israélites passèrent derrière eux, se placèrent entre les deux camps, et les deux armées ne purent s'approcher de toute la nuit (ibid., 20).

Moïse ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit; il en dessécha le fond et l'eau fut divisée en deux (ibid., 21).

Les enfants d'Israël passèrent à sec au milieu de la mer, ayant les eaux à droite et à gauche qui leur servaient de mur (ibid., 29). *Voilà comment ils abordèrent sur la rive asiatique, vers le point où sont les sources dites de Moïse.*

A la pointe du jour, le Seigneur fit périr l'armée égyptienne; il donna l'ordre à Moïse d'étendre sa main sur la mer, afin que les eaux retournassent à leur place; il le fit, et dès le point du jour, toute l'armée de Pharaon, qui s'était lancée dans le lit de la mer à la poursuite des Israélites, fut engloutie dans les flots et il n'en échappa point un seul (Ex., XIV, 27 et suiv.).

Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent au Seigneur le cantique dont l'impérissable poésie débute ainsi: « Cantemus Domino: gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare. » (Ex., XV, 1 et suiv.).

L'anéantissement complet de l'armée égyptienne laissant à

Moïse l'entière liberté de ses mouvements, le mandataire du Dieu tout-puissant dut se souvenir qu'il avait ordre de conduire le peuple au mont Horeb pour y offrir un sacrifice A CELUI QUI EST (Ex., III, 12 et suiv.).

Partis de la mer Rouge, les Israélites entrèrent au désert de Sur, et ayant marché trois jours dans la solitude, ils arrivèrent à Mara dont les eaux étaient amères (Ex., XV, 22, 23).

Le peuple, souffrant de la soif et ne pouvant faire usage de cette eau à cause de son amertume, éclata en murmures contre ses chefs. Moïse se tourna vers le Seigneur, sa prière fut exaucée, Dieu lui indiqua un certain bois qu'il lui dit de jeter dans l'eau, et d'amères qu'elles étaient les eaux devinrent douces (ibid., 23 et suiv.). *Cette station de Mara paraît convenablement placée à l'issue de l'ouadi Ouara ou Hovara, où se trouve en effet une source d'eau saumâtre.*

De là, les enfants d'Israël allèrent à Élim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers (Ex., XV, 27). *Cette oasis est évidemment l'ouadi Ousit.*

Toute la multitude étant partie d'Élim, vint au désert de Sin, qui est entre Élim et le Sinaï, le quinzième jour du second mois depuis la sortie d'Égypte (Ex., XVI, 1).

Un mois s'était écoulé depuis que le peuple avait quitté l'Égypte, et cependant l'Itinéraire ne fournit que dix campements, d'où il résulte qu'il y avait eu des jours de repos et aussi que les campements dont les noms ont été conservés sont peut-être les principaux, ceux où le peuple a séjourné,

et qu'il peut se trouver des stations intermédiaires dont le récit ne fait pas mention. En voici un exemple : le seizième chapitre de l'Exode se borne à dire que la multitude étant partie d'Élim, vint au désert de Sin, et le trente-troisième chapitre du livre des Nombres *nous apprend qu'avant de se rendre au désert de Sin, le peuple descendit vers la mer et dressa ses tentes sur la plage, probablement dans le vaste et riant hémicycle où vient déboucher l'ouadi Chibeké, et auquel le tombeau moderne d'un Santon arabe a donné le nom d'Abou-Zéminé.*

Du bord de la mer, les Israélites se rendirent au désert de Sin. La position de ce désert a soulevé des contradictions ; mais comme le texte sacré dit positivement qu'il se trouvait entre Élim et le mont Sinaï, il faut le chercher vers le Djebel-Mokateb, dans la plaine qui s'étend au sud-est de cette montagne, et qu'un voyageur moderne[1] *a si justement nommée plaine des quatre ouadis, à cause des vallées qui la limitent.*

Pendant leur séjour au désert de Sin, les enfants d'Israël souffrirent de grandes privations. L'Éternel leur envoya des cailles en abondance et la manne, ce pain du ciel qui allait servir à leur nourriture pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la terre où ils devaient habiter (ibid., 35).

Du désert de Sin, le peuple se rendit à Raphidim, après

[1] M. Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule Arabique du Sinaï*, etc.

avoir demeuré dans les lieux que le Seigneur lui avait marqués (Ex., xvii, 1).

L'Exode ne donne pas le nom de ces lieux *dans lesquels les Israélites avaient campé; mais cette fois encore, l'Itinéraire général du livre des* Nombres *y supplée en fournissant les noms de* Daphca *et* Alus, *deux stations à placer dans les vallées à travers lesquelles se développe la route directe qui conduit au Sinaï.*

Arrivé à Raphidim où il ne trouva pas d'eau à boire, le peuple murmura de nouveau. Le Seigneur dit à Moïse: Marchez devant le peuple en vous faisant accompagner par les anciens d'Israël, allez jusqu'à la pierre d'Horeb, frappez le rocher et il en sortira de l'eau, afin que le peuple ait à boire (ibid., 3 et suiv.). *Moïse fit devant les anciens ce que le Seigneur lui avait ordonné et il appela ce lieu* Tentation *et* Murmure (*Massa* et *Meriba*) (ibid., 6, 7).

Cependant Amalec vint à Raphidim combattre contre Israël; Josué, qui avait le commandement de l'armée, culbuta l'ennemi, et Moïse éleva en cet endroit un autel qu'il nomma « le Seigneur est ma gloire » (ibid., 8 et suiv.).

Étant partis de Raphidim, le troisième jour du troisième mois depuis la sortie d'Égypte, les enfants d'Israël vinrent au désert de Sinaï et dressèrent leurs tentes vis-à-vis de la montagne sur laquelle Dieu allait faire éclater sa gloire et promulguer le Décalogue (Ex., xix jusqu'à la fin). *Pendant près de deux ans, le peuple demeura non loin du Sinaï, conduisant*

sans doute ses troupeaux dans les vallées environnantes, usant des ressources abondantes de la riche oasis de Pharan et peut-être aussi de celles que pouvait offrir la proximité des établissements égyptiens existant alors dans la péninsule, pour l'exploitation des mines de cuivre.

Après que la multitude eut reçu l'organisation dont le plan avait été donné à Moïse par son beau-père Jethro, que le Décalogue fut promulgué, le tabernacle érigé et le dénombrement du peuple terminé, alors le vingtième jour du second mois de la seconde année, la nuée se leva de dessus le tabernacle de l'alliance, les enfants d'Israël partirent du désert de Sinaï.... et la nuée se reposa dans la solitude de Pharan (Nombres, x, 11, 12).

Le départ annoncé dans ces termes marque le début du voyage de trente-huit années dont nous allons étudier l'Itinéraire.

———

LE MONT HOR,

LE TOMBEAU D'AARON, CADÈS.

ÉTUDE

SUR L'ITINÉRAIRE DES ISRAÉLITES DANS LE DÉSERT.

En avançant vers l'Arabie-Pétrée à la recherche de l'antique capitale [1] de cette contrée, le voyageur, dès qu'il approche de la chaîne Arabique, est invité par les Arabes qui lui servent de guides à diriger son attention vers un pic dominant tous les autres et marquant à la fois la direction du chemin et le terme du voyage. « Vois, dit l'enfant du désert à l'explorateur attentif, voilà le Djebel-Hor [2], surmonté du *Turbet-Nebi Aaroun* [3], nous trouverons près de là l'entrée de l'Ouadi-Moussa [4]. »

[1] Pétra.

[2] Le mont Hor.

[3] Le tombeau du prophète Aaron.

[4] Les Arabes nomment ainsi la vallée de Pétra. Le sens des mots *Ouadi-Moussa* n'est pas douteux ; il est l'équivalent et peut-être la traduction du *Vallis Moysi* des chroniqueurs du moyen âge. Pourquoi la vallée de Pétra

Ce renseignement, fondé sur une tradition dont l'origine est contemporaine des faits qu'elle raconte, éclaire tout à coup une solitude inconnue et la transforme en un tableau animé par les souvenirs de la Bible.

En effet, si les descendants d'Ismaël ne se trompent pas, si le Djebel-Hor est bien, comme ils le prétendent, la montagne au sommet de laquelle le grand prêtre, frère de Moïse, termina sa longue carrière, la topographie biblique aura trouvé, dans cette situation indubitablement fixée, un point de repère dont la suite de cette étude fera ressortir l'importance.

a-t-elle été nommée vallée de Moyse? MM. Irby et Mangles (*Travels*, ch. VIII), en rappelant que le sixième verset du X[e] chapitre du *Deutéronome* désigne le pays dans lequel mourut Aaron sous le nom de Mosera, supposent que les Arabes ont changé ce nom en Moussa. L'hypothèse est trop douteuse pour servir de base à une étymologie.

LE MONT HOR.

En ouvrant le livre des *Nombres*, au chapitre xxe, on lit verset 22 : « Ils vinrent à la montagne de Hor, qui est sur les confins du pays d'Edom. » C'est donc près des frontières d'Edom qu'il faut chercher le mont Hor? Mais où était Edom, et à quelle distance s'étendaient ses frontières?

Le pays d'Edom, c'est le pays d'Esaü, situé dans la montagne de Seir : Moïse le dit formellement[1]. Voilà pour la première question. Quant à la seconde, Flavius Josèphe en facilite beaucoup la solution en racontant la mort du grand prêtre dans les termes suivants : « Cet admirable chef, » dit l'historien en parlant de Moïse, « conduisit ensuite l'armée à travers le désert vers l'Arabie; et lorsqu'il fut arrivé dans le territoire de la capitale qu'on nommait Arcé et qui porte aujourd'hui le nom de Pétra, il dit à Aaron de monter sur une haute montagne qui sert comme

[1] *Genèse*, XXXII, 3; XXXVI, 8, 9.

de borne à ce pays, parce que c'était le lieu où il devait finir sa vie [1]. »

Flavius Josèphe nomme Arcé la ville désignée dans la Bible sous le nom d'Edom; mais comme il a soin d'ajouter qu'Arcé de son temps se nommait Pétra, et que l'on sait aujourd'hui à n'en pas douter que Pétra était la capitale d'Edom, il ressort des renseignements fournis par la Bible [2] et par Josèphe, d'abord : que la montagne au sommet de laquelle mourut Aaron n'est pas éloignée de Pétra ; ensuite, que cette montagne est un piton isolé, puisque l'historien la compare *à une borne;* et enfin que la frontière du pays d'Edom, du côté où se trouve le mont Hor, c'est-à-dire vers l'ouest, ne s'étendait pas au delà de cette montagne [3]. Toutes ces indications concordent parfaitement avec la position, la forme et le nom même du pic isolé au sommet duquel les Arabes vénèrent la sépulture du frère de Moïse.

Eusèbe et saint Jérôme placent égalemeut le mont Hor dans le voisinage de Pétra [4]. A leur tour, les historiens des croisades font mention d'un oratoire consacré à

[1] Quumque venisset ad locum, quem Arabes metropolim suam putarunt (qui prius quidem Arce nominatus est, nunc vero Petra appellatur), illic, etc. (*Ant. Jud.*, lib. IV, cap. 4.)

[2] *Nombres*, XX, 22.

[3] Le mont Hor est à 7 ou 8 kilomètres à l'ouest de Pétra.

[4] Or mons in quo mortuus est Aharon juxta civitatem Petram. (Euseb., *Onomast.*, au mot *Or.*)

Aaron dans les environs de Pétra et ils le nomment « Vallis Moysi, » traduisant ainsi le nom de Ouadi-Moussa, déjà usité de leur temps [1]. Parmi les Arabes qui ont parlé du mont Hor et précisé sa position géographique, M. Et. Quatremère a cité un curieux extrait de Nowairi. L'auteur oriental, racontant un voyage du Caire à Carac, entrepris par le sultan Bibars, fait des ruines de Pétra une description qu'il est impossible de meconnaître, puis il ajoute : « Là est le tombeau du prophète Aaron, frère de Moyse, situé à gauche du chemin qui conduit à la Syrie [2]. »

Le Djebel-Hor, s'élevant au centre des montagnes nommées aujourd'hui Esh-Sheraa [3], répond très-exactement au mont Hor indiqué dans la Bible comme faisant partie des montagnes de Seir [4], et servant de borne au territoire de Pétra, selon l'expression de Josèphe ; il ne peut rester aucun doute à cet égard.

La position de Pétra et son identité comme capitale d'Edom sont des faits également incontestables.

[1] *Voy.* Guibert, VII, 36 ; Gesta Dei per Francos, p. 581 ; Foucher de Chartres, etc.

[2] *Mémoire sur les Nabathéens*, p. 29.

[3] الشراة, contrée étendue. Edrisi et Aboulfeda appliquent ce nom à la chaîne de montagnes qui s'étend depuis Carac jusqu'à Elath.

[4] *Genèse*, XXXII, 3 ; XXXVI, 8, 20, 21.

PÉTRA.

Les ruines de l'Ouadi-Moussa, « Vallis Moysi, » indiquées par Seetzen [1], retrouvées par Burckhardt [2], dessinées avec autant d'exactitude que de talent par M. de Laborde et publiées dans son magnifique ouvrage sur l'Arabie-Pétrée, occupent une situation bien connue des géographes et des historiens de l'antiquité.

Strabon dit que Pétra était la métropole des Nabathéens [3]. Pline décrit la position de cette ville incomparable en rappelant qu'elle était habitée par les Nabathéens [4]. Eusèbe mentionne Pétra comme faisant partie du royaume d'Edom [5]. Saint Jérôme confirme cette assertion [6] comme Flavius Josèphe et tant d'autres l'avaient fait avant lui, et personne aujourd'hui n'hésite à reconnaître dans les ruines de l'Ouadi-Moussa les restes de la ville d'Esaü, capitale d'Edom, métropole des Nabathéens. Le nom de Pétra est d'ailleurs parfaitement d'accord avec la

[1] *Lettres à M. de Zach*, XVII, p. 139.
[2] *Travels in Syria*, p. 431.
[3] Strabo, lib. XVI, p. 779, édit. Paris, 1620.
[4] Plin., *Hist. nat.*, p. 28.
[5] Euseb., *Onomast.*, art. *Petra*, *Idumœa*, etc. ; Reland, *Pal.*, p. 215, 217 et 926.
[6] Hieron., t. III, p. 59 ; Reland, t. I, p. 70.

nature du lieu, et Bochart n'hésite pas à penser que l'appellation de Pétrée, donnée à toute cette portion de l'Arabie, remonte à la même origine [1].

Dans un savant mémoire sur les Nabathéens [2], M. Quatremère a réuni un grand nombre de textes démontrant jusqu'à l'évidence l'identité qui nous occupe, et le docteur Vincent, auteur d'un excellent traité sur le commerce des anciens, proclamait la même vérité il y a longtemps déjà, en disant : « Pétra est la capitale d'Edom ou Seir, l'Idumée ou l'Arabie-Pétrée des Grecs, le pays des Nabathéens, considéré par les géographes, par les historiens et par les poëtes comme la source de toutes les choses précieuses et utiles qui affluent en Orient [3]. »

Pétra, la frontière occidentale d'Edom, la chaîne de Seir et le mont Hor occupent dans la géographie biblique des positions désormais parfaitement déterminées. En ajoutant à cette liste les autres lieux dont la situation n'est pas

[1] Cum Petræa dicatur, dit le docte géographe, a metropoli Petra, cujus Hebræum nomen Selah (II, *Rois*, XIV, 7), et Isaïe (XVI, 1), et Arabicum Hagar (*Geograph. nub. Clim.*, III, part. 5). Hebræis autem Selah et Arabibus Hagar id ipsum sunt quod Græcis Petra; atque hoc nomen urbi inditum, quia illi imminent saxosi montes, de quibus ita Geographus Arabs : Hagar est arx pulchre sita inter montes, suntque ibi domus excisæ in pet Hos montes Arabica voce Hagar, id est, Petram appellat Paulus (*Gal.*, IV, 25), tanquam urbi cognomines. (Bochart, *Phaleg.*, lib. IV, c. XXVII, p. 275, 276, edit. Lugd. Bat., 1712.)

[2] *Mémoire sur les Nabathéens*, par M. Quatremère. Paris, 1835.

[3] Dr Vincent's *Commerce and navigation of the ancients.*

moins certaine, tels que l'Horeb, Elath, Asion-Gaber, les frontières de Canaan, etc., on se trouve en possession d'une série de points de repère entre lesquels les autres localités visitées par les Israélites, durant leur long voyage, doivent retrouver leur véritable place.

Appliquant cette méthode à rechercher la position de Cadès, *le lieu saint*, la plus importante des stations de l'itinéraire, voyons s'il est possible de résoudre enfin une question qui a souvent mis en défaut la sagacité des commentateurs, des critiques et des voyageurs.

Partis du désert de Sinaï pour aller prendre possession de la terre promise, les enfants d'Israël se rendirent directement au désert de Pharan [1] qui est vers Cadès [2]. Le désert de Sinaï et Cadès sont donc les deux termes d'un voyage entrepris dans l'intention très-nettement exprimée de conduire le peuple vers la terre de Canaan.

Moïse, parfaitement instruit de la direction qu'il devait suivre, inspiré et dirigé par Dieu lui-même, ne pouvait se tromper sur le choix de la route. Il tira donc droit vers la terre de Canaan et conduisit le peuple au pied de l'épaulement qui termine au midi le plateau de la Judée.

Les pentes abruptes de cet épaulement forment un

[1] *Nomb.*, x, 12.
[2] *Nomb.*, xiii, 27.

obstacle difficile à escalader; le peuple s'arrêta là et attendit le retour des espions envoyés en avant pour examiner le pays et reconnaître l'ennemi auquel on allait avoir affaire.

Ce campement au pied des premières pentes de la Judée est certainement celui de Cadès-Barné, mentionné au *Deutéronome* [1] et au livre des *Nombres* [2].

Quant à la station de Cadès au désert de Sin [3], où les Israélites s'arrêtèrent à la fin de leur long séjour dans le désert, au moment où ils voulurent traverser le pays d'Edom, par la vallée de Pétra, il ne faut pas le confondre avec Cadès-Barné dont il est ici question.

Dans son savant *Commentaire sur l'Exode et les Nombres*, M. le comte de Laborde affirme que les Israélites ne campèrent qu'une seule fois à Cadès : « Je le soutiens, dit-il; les deux passages à Cadès n'ont jamais eu lieu que dans l'imagination des commentateurs et ne s'appuient que sur la désignation d'un Cadès dans le désert de Pharan et d'un Cadès dans le désert de Sin [4]. »

Les commentateurs n'ont peut-être pas donné les meilleurs arguments en faveur de la distinction qu'ils cher-

[1] *Deut.*, I, 19; II, 14; IX, 23.
[2] *Nomb.*, XIII, 27; XXXII, 8; XXXIV, 4.
[3] *Deut.*, I, 2; *Nomb.*, XX, 1, 14; XXXIII, 36, 37.
[4] *Comment. géographique sur l'Exode et les Nombres*, par Léon de Laborde. Paris, 1841, p. 121, 1re col., n° 8.

chaient à établir [1]; mais ils avaient raison, nous espérons le démontrer, en reconnaissant deux Cadès placés l'un à l'occident, l'autre à l'orient de l'Ouadi-Araba, et en ne confondant pas deux haltes séparées par une période de trente-huit années.

En se prononçant pour un seul séjour à Cadès et un seul lieu de ce nom, M. de Laborde, pressé par le sens des textes qu'il cite, est conduit à conclure que les trente-huit années de séjour dans le désert se sont écoulées à Cadès [2].

En effet, d'une part le *Deutéronome* (II, 14) dit positivement que, depuis le campement de Cadès jusqu'à celui de Zared, il se passa trente-huit ans; et de l'autre, le livre des *Nombres* (XXXIII, 37, 38) montre les Israélites partant de Cadès et arrivant au mont Hor dans la quarantième année après la sortie d'Egypte, le premier jour du cinquième mois [3].

Si, après avoir été à Cadès dans la deuxième année de l'Exode, les Israélites s'y trouvaient encore dans la

[1] On pourra consulter Hengstenberg (*Authentic. des Pentateuch's*, II, 427), P. H. Ranke (*Untersuchungen über den Pentateuch*, II, 278), C. de Raumer (*der Zug der Israeliten*, p. 40), Lightfoot's *Chronica temporum et ordo textuum Veteris Testamenti*, I, p. 39.

[2] *Comment. geog.*, p. 128, 2e col.

[3] *Nomb.*, X, 11. La seconde année de l'Exode correspond à l'an 1490 av. J.-C.

quarantième année, il faut bien conclure qu'ils n'en bougèrent pas ou admettre que deux fois, à trente-huit années d'intervalle, ils campèrent à Cadès : il n'y a pas moyen d'échapper à ce dilemme. M. de Laborde l'a parfaitement senti, et, devant choisir entre les deux termes, il a opté pour le premier : « C'est donc, dit-il, entre Cadès et le mont Hor que s'écoulèrent ces trente-huit années, ou plutôt c'est à *Cadès même* et dans la grande vallée Araba, qui les sépare, et qui de Cadès prenait le nom de Cadès-Barnea [1]. »

Le système de M. de Laborde rencontre des obstacles qu'on ne pourrait tourner sans tomber dans des difficultés plus grandes encore ; d'abord il retient le peuple à Cadès pendant trente-huit années, tandis que Moïse dit formellement *qu'il a marché* [2] pendant cette même période ; ensuite, il transforme en Cadès-Barné la vallée d'Araba (la vallée du désert) si justement désignée par la Bible comme « le chemin de la mer Rouge [3] ; » et enfin, il presse vingt stations entre le Sinaï et Cadès sur une distance beaucoup trop courte pour être divisée en un si grand nombre d'étapes.

M. de Laborde est allé au-devant de cette dernière et

[1] *Comm. géog.*, p. 128, 2e col.
[2] *Deut.*, II, 14.
[3] *Deut.*, I, 40 ; *Nomb.*, XIV, 25.

très-grave difficulté en supposant qu'une partie de ces trop nombreuses stations étaient en dehors de la route directe et avaient été visitées par les Israélites en attendant le retour des espions envoyés en avant pour reconnaitre la terre promise [1].

Ainsi, pendant l'absence de ces hommes qui dura quarante jours [2], le peuple aurait visité dix-sept stations, toutes fidèlement mentionnées par l'itinéraire, puis arrivé à Cadès, il serait resté trente-huit ans immobile, sans chercher une contrée moins aride, et pendant cette longue période, il n'aurait pas fourni à l'historien sacré l'occasion d'enregistrer le nom d'aucun campement nouveau?

L'ingénieuse hypothèse des stations d'attente n'est pas une solution de la difficulté; il faut chercher un autre moyen de faire concorder entre eux les différents livres de la Bible, qui rendent compte du voyage des Israélites depuis l'Horeb jusqu'au torrent de Zared.

L'accord, entre les textes relatifs à ce voyage, est d'ailleurs moins difficile à établir qu'on ne pourrait le penser, car les contradictions qu'on y a relevées tiennent

[1] *Comm. géog.*, p. 121, 2ᵉ col.; et p. 122, 2ᵉ col. M. de Laborde fait partir les espions de Rethma, et c'est aussi de cette station qu'il conduit le peuple jusqu'à Asion-Gaber, sur la mer Rouge, avant de le ramener vers le véritable but du voyage.

[2] *Nomb.*, XIII, 26.

beaucoup moins au fond du récit lui-même qu'à l'ordre dans lequel les campements se trouvent énumérés au XXXIIIe chapitre des *Nombres*.

Cette nomenclature, dans laquelle la moindre distraction d'un copiste a pu intervertir l'ordre des stations, doit-elle prévaloir contre le récit circonstancié du livre des *Nombres* et du *Deutéronome*, ou bien, ne serait-il pas plus naturel qu'elle fût rectifiée conformément au témoignage et à l'accord de cette double autorité?

Après avoir longtemps médité sur les textes bibliques, en m'aidant, pour les comprendre, de ce que la vue du terrain m'avait appris, je suis arrivé à concevoir sur la marche des Israélites depuis l'Horeb jusqu'au torrent de Zared et au mont Nebo, un système qui m'a paru rationnel; j'ai soumis ce système au contrôle des textes, et cette épreuve ne lui ayant pas été défavorable, je vais en exposer le résultat.

Voici comment je comprends la marche des Israélites :

Ils partent de l'Horeb, ou du Sinaï, c'est tout un, pour aller prendre possession de la terre promise, et vont droit devant eux en suivant une voie fréquentée et alors bien connue. Treize journées de marche les conduisent sur la frontière du pays de Canaan, au pied de l'épaulement connu aujourd'hui sous le nom de Djebel-Yémen. Là ils sont arrêtés par un obstacle qui se dresse devant eux et

campent sur le bord d'un cours d'eau important, l'Ouadi-Fukré, d'où Moïse envoie en avant des espions chargés de reconnaître le pays qu'il se disposait à envahir.

Après quarante jours les éclaireurs reviennent à Cadès, d'où ils étaient partis, et font un rapport qui effraye la multitude. Le peuple s'émeut au récit des dangers qu'il faudra braver et refuse de monter vers la terre promise. Dieu déclare alors à Moïse qu'aucun des rebelles ne pénétrera dans le pays qu'il avait voulu leur donner et que leurs enfants n'y entreront eux-mêmes qu'après avoir erré quarante ans dans le désert.

Comme les Amalécites et les Cananéens, ajoute l'Eternel, habitent dans les vallées voisines [1], décampez demain et retournez dans le désert par le chemin de la mer Rouge [2].

Le peuple, toujours insoumis, après avoir refusé de se porter en avant quand on le lui commandait, veut escalader la montagne quand on le lui défend. Il se fait battre par les Amalécites et les Cananéens, qui le poursuivent jusqu'à Horma, et c'est seulement après cette défaite qu'il rentre dans l'obéissance.

Moïse quitte alors le campement de Cadès et les pâ-

[1] Probablement la vallée de Siddim, dans laquelle le peuple aurait trouvé un passage vers la terre promise, si cette vallée n'eût été gardée par les Amalécites et les Cananéens.

[2] *Nomb.*, XIV, 25.

turages de la vallée de Fukré où les enfants d'Israël n'étaient plus en sécurité; il retourne en arrière, en inclinant vers l'est pour prendre le chemin de la mer Rouge, c'est-à-dire l'Ouadi-Araba, et ramener le peuple au désert, ainsi que l'Eternel le lui avait commandé.

Pendant trente-huit ans, les Hébreux parcourent la péninsule du Sinaï, s'arrêtant, comme le font les peuples nomades, là où ils trouvent de l'eau et des pâturages, quittant un campement dont les ressources sont épuisées pour y revenir alors que les pâturages ont eu le temps de se couvrir d'une herbe nouvelle.

Quand le temps marqué par l'Eternel fut accompli et que toute la génération révoltée à Cadès eut été consumée par la mort, Moïse fit une nouvelle tentative pour pénétrer dans la terre promise. Le chef prudent, toutefois, se garde de ramener le peuple sur le terrain où il a éprouvé un défaite trente-huit années auparavant; il craindrait que cette multitude, toujours prompte à s'émouvoir, ne fût troublée et découragée par le souvenir de l'échec subi par ses pères; aussi préfère-t-il entreprendre un long détour pour arriver à son but.

C'est alors que, cherchant un passage pour tourner la mer Morte vers l'orient, Moïse s'engage dans les montagnes de Seir et pose son camp près de Cadès au désert de Sin, sur la frontière du pays d'Edom. De là il envoie des am-

bassadeurs au roi d'Edom ou Pétra, et lui fait demander la permission de traverser son pays. Ayant éprouvé un refus et une résistance invincibles, il se replie d'abord vers le mont Hor, au sommet duquel son frère Aaron termina sa longue vie, puis descendant de nouveau dans la vallée d'Araba (le chemin de la mer Rouge), il retourne encore une fois vers le sud. Arrivé près d'Elath et d'Asion-Gaber, il reçoit de Dieu l'ordre de se diriger vers l'aquilon par le chemin du désert de Moab; il entre dans la vallée de Djetoum, traverse la chaîne Arabique, marche vers le nord en bordant les confins d'Edom et conduit le peuple au torrent de Zared où il s'arrête pour constater la complète disparition des rebelles condamnés à Cadès.

Du torrent de Zared, Moïse porte son camp sur les bords de l'Arnon et de là, par une série de marches hardies et de combats heureux, il se rend maître des possessions orientales des Amorrhéens, pousse au delà de Galaad jusqu'à la montagne d'Hermon, puis, revenant sur ses pas jusqu'en face de Jéricho, il meurt au sommet du Nebo au moment où il se disposait à traverser le Jourdain.

Voilà comment j'ai compris la marche des Israélites; nous allons maintenant confronter les principaux traits de cet itinéraire avec la lettre des textes sacrés et des autres renseignements géographiques et historiques, propres à éclairer la discussion.

La partie de l'itinéraire mise ici à l'étude part d'un point parfaitement déterminé : L'Eternel, dit Moïse, nous parla en Horeb en disant : « Vous avez assez demeuré en cette montagne, partez et allez vers la terre promise[1]. »

La position de l'Horeb n'est pas contestable; cependant quelques savants voyageurs ont essayé de refaire sur ce point la géographie traditionnelle; mais ils ont toujours échoué devant des contradictions et des difficultés sans nombre. L'Horeb fait évidemment partie du groupe majestueux qui s'élève au milieu de la péninsule du Sinaï et se termine par trois pics d'inégales hauteurs, nommés Djebel-Coreb, Djebel-Moussa, Djebel-Catherine, c'est-à-dire montagne de l'Horeb, montagne de Moïse et montagne de sainte Catherine [2].

Le point de départ du premier voyage vers Cadès doit nécessairement être placé au pied de ce groupe; car d'une part, le *Deutéronome* dit que l'ordre de ce départ fut donné à Moïse en Horeb[3]; et de l'autre, le livre des *Nombres* fait partir le peuple du désert de Sinaï [4].

[1] *Deut.*, I, 6, 7.

[2] Burckhardt's, *Travels*, p. 573; Lepsius, *Letters from Egypt, Ethiopia, and the peninsula of Sinaï*, p. 320, et *Appendice à la lettre G.*—*Voy.* aussi l'opinion de Ritter sur ce sujet; elle n'est pas favorable aux novateurs.— Die Erdkunde, *Sinaï Halbinsel*, vol. XIV, p. 742 à 744. — M. de Laborde, *Comment. géogr.*, p. 104 et suiv.

[3] *Deut.*, I, 6.

[4] *Nomb.*, X, 12; XXXIII, 16.

La position de l'Horeb étant déterminée, si on pouvait fixer celle de Cadès avec une égale certitude, la route suivie par Moïse se trouverait connue par ses deux extrémités, entre lesquelles les stations intermédiaires viendraient prendre place, selon les distances et les ressources locales.

Voyons donc où il convient de placer Cadès.

CADÈS[1].

Le nom de Cadessa ou El-Madara, prononcé spontanément par mes guides arabes pour désigner une colline et une source situés à l'ouest de l'Ouadi-Araba, au pied du Djebel-Yémen, me parut une indication digne d'être remarquée. Pensant qu'il y avait peut-être là un souvenir du Cadès-Barné de l'Écriture, je soumis cette hypothèse aux savants[2].

Le Dr Robinson, de New-York, ayant cherché ailleurs l'emplacement de Cadès-Barné, accueillit fort mal l'identification que j'avais présentée sous toutes réserves, et alla même jusqu'à nier l'existence d'un lieu nommé Cadessa, dans l'endroit où je l'avais indiqué. Toutefois, mon hypothèse concorde si bien avec les renseigne-

[1] Cadès signifie lieu saint; c'est à peu près l'équivalent de El-Khods, nom arabe de Jérusalem.

[2] *Bull. géog. de Paris*, ann. 1839, p. 332. Roy. geog. Soc. London, 1839.

ments bibliques, que je me vois forcé de la maintenir, même en face des dénégations du savant Américain.

Mon témoignage d'ailleurs n'est plus isolé, il a été pleinement confirmé, depuis, par d'autres voyageurs.

M. George Williams, parvenu à l'extrémité méridionale de la tribu de Juda, avait appris de ses guides arabes qu'il y avait un lieu nommé Cadessa dans une vallée peu éloignée, au pied de l'épaulement qui, de ce côté, marque la limite de la terre de Canaan [1]. Forcé de retourner en arrière, le voyageur ne put visiter Cadessa, mais du moins il en avait constaté l'existence. Plus heureux que lui, son compagnon de voyage, le Rév. J. Rowlands, ne tarda pas à retourner dans la même contrée; il vit cette fois l'emplacement de Cadessa, et en fit une description détaillée, qui a paru depuis, sous forme d'appendice, dans le volume publié par M. G. Williams [2].

Ce témoignage suffira, j'espère, pour lever tous les doutes; venu dix ans après le mien, il en est complétement indépendant. Les voyageurs anglais, conduits par des Arabes étrangers à la tribu qui m'avait fourni des guides, paraissent avoir ignoré mon passage sur ce terrain, et c'est de bien bonne foi qu'ils se sont attribué la découverte de Cadessa.

[1] Cet épaulement est le Djebel-Yémen de ma carte.

[2] *The Holy City historical, topographical and antiquarian notices of Jerusalem*, by George Williams. 2d edit. London, 1849.

La première mention du nom de Cadès se trouve au livre de la *Genèse* [1], à propos de l'incursion de Chodorlahomor dans le pays placé au sud de la mer Morte. En comparant les versets du chapitre XIV de ce livre, depuis le premier jusqu'au dixième, on voit clairement que la fontaine de Misphat, qui est Cadès, comme dit le septième verset, était située entre les montagnes de Seir et Sodome, précisément vers le point où les Arabes placent Cadessa.

Le nom de Cadès se retrouve ensuite au chapitre XVI de la *Genèse*, à propos de la fuite d'Agar. L'Egyptienne quitte les tentes d'Abram [2], dressées dans la plaine de Mamré en Hébron [3], et se dirigeant vers son pays, elle s'arrête près de la fontaine qui est au chemin de Sur [4]. Cette fontaine ou ce puits, nommé le puits du vivant qui me voit, d'après le livre de la *Genèse*, est entre Cadès et Bared ou Barad [5].

Ce nouveau renseignement, rapproché du précédent, détermine la situation de Cadès. L'un donne, pour ainsi dire, le degré de longitude, et l'autre le degré de latitude de cette station importante; car si le premier fixe l'emplacement de Cadès au sud de la mer Morte, le second ne

[1] *Genèse*, XIV, 1 et suiv.
[2] *Gen.*, XVI, 6.
[3] *Gen.*, XIII, 18.
[4] *Gen.*, XVI, 7.
[5] *Gen.*, XVI, 14.

permet pas qu'on le rejette au delà d'une ligne tirée entre Hébron et l'Egypte.

En suivant cette indication, on se trouve ramené vers la Cadessa moderne placée par les Arabes sur le bord du chemin qui conduit d'Hébron en Egypte, à l'endroit où il est traversé par celui qui s'étend entre Mann et Gaza.

Le livre de la *Genèse* fait une troisième fois mention de Cadès; c'est en rendant compte du départ d'Abraham après la ruine des villes de la Pentapole : « Et Abraham, » dit-il, « s'en alla de là [1] au pays du midi, et demeura entre Cadès et Sur [2]. » Ceci confirme les renseignements déjà connus, et ne laisse aucun doute sur la position de Cadès, dont le nom se retrouve sous la plume biblique chaque fois que celle-ci, pour préciser une situation géographique, a besoin d'un point de repère placé entre la terre de Canaan et l'Egypte [3].

Après avoir reconnu la position de Cadès, d'après les renseignements fournis par le livre de la *Genèse*, examinons comment cette mise en point s'accorde avec l'itinéraire du peuple hébreu dans le désert, tel qu'il est indiqué dans les livres mosaïques postérieurs à l'Exode.

La sainte Ecriture nous apprend, comme nous l'avons

[1] Les plaines de Mamré (*Gen.*, XVIII, 1), Mamré près d'Hébron (*Gen.*, XXIII, 19).

[2] *Genèse*, XX, 1.

[3] *Josué*, X, 41; XV, 3.

déjà vu, que Dieu parlant à Moïse en Horeb (montagne de Sinaï), lui dit : « Vous avez assez demeuré en cette montagne ; allez prendre possession du pays que l'Eternel a promis à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob, de leur donner et à leur postérité après eux [1]. »

Le peuple, sous la conduite des chefs désignés par Moïse [2], partit d'Horeb [3] le vingtième jour du second mois, en la seconde année depuis sa sortie d'Egypte [4], et marchant selon l'ordre de Dieu, par le chemin de la montagne des Amorrhéens [5], se rendit au désert de Pharan [6] qui est vers Cadès [7].

Alors Moïse envoya des espions pour reconnaître la terre de Canaan [8]; ils partirent au temps des premiers raisins [9], montèrent sur le plateau brusquement terminé par le Djebel-Yemen [10], explorèrent la terre de Ca-

[1] *Deut.*, I, 6, 8.

[2] *Deut.*, I, 15.

[3] *Deut.*, I, 19.

[4] *Nomb.*, I, 11. L'époque de l'année indiquée ici correspond au commencement du mois de mai.

[5] *Deut.*, I, 19.

[6] *Nomb.*, X, 12; XIII, 1.

[7] *Nomb.*, XIII, 27.

[8] *Nomb.*, XIII, 3, 18; XXXII, 8; *Deut.*, I, 22 et suiv.

[9] *Nomb.*, XIII, 21. Le temps des premiers raisins dans cette contrée répond à la fin de juillet. Les espions, absents pendant quarante jours, durent être de retour au commencement de septembre.

[10] جبل يمن Djebel-Yémen (montagne de la droite) répond à la montagne des Amorrhéens, indiquée par Moïse au XX[e] verset du I[er] chapitre du *Deu-*

naan [1], allèrent jusqu'à Hébron et au torrent d'Escol [2], puis, au bout de quarante jours, revinrent au désert de Pharan, à Cadès, rendre compte de leur mission aux chefs du peuple hébreu [3]. Ils vantèrent les productions de la contrée qu'ils venaient d'explorer : « C'est véritablement, dirent-ils, un pays découlant de lait et de miel; » mais en même temps ils dépeignirent les habitants sous un aspect redoutable [4]. Toute l'assemblée se mit alors à murmurer contre l'Eternel et s'ameuta contre Moïe et Aaron, en disant : « Pourquoi l'Eternel nous conduit-il vers ce pays-là, pour y tomber par l'épée? Mieux vaut retourner en Egypte; établissons-nous donc un chef et retournons en Egypte [5]. »

téronome, nommée aussi montagne de Sepher au XXXIII[e] chapitre des *Nombres*.

[1] Les limites de la terre de Canaan sont indiquées avec une grande précision au X[e] chapitre de la *Genèse :* « Les limites des Cananéens, dit le verset 19 de ce chapitre, furent depuis Sidon, quand on vient vers Guérar, jusqu'à Gaza, en tirant vers Sodome et Gomorrhe, Adama et Séboïm jusqu'à Lésa. » Une ligne tirée entre Gaza et Sodome passerait en effet au Djebel-Yémen, limite naturelle de la terre de Canaan vers le midi. — (Voy. *Nomb.*, XXXIV, 4; Josué, XV, 1 et suiv.)

[2] Le torrent d'Escol ou Nehel-Escol (le torrent de la grappe) n'est point éloigné des plaines de Mamré et de la ville d'Hébron, car lorsque Abram marcha de là contre Chodorlahomor, il emmena avec lui les gens d'Escol (*Gen.*, XIV, 13, 24). Le torrent d'Escol pourrait bien être le Cédron (Ouadi-en-Nar) ou l'Ouadi-el-Aredje qui traverse le terrain où devaient être les vignobles d'Engaddi (Ain-Djedi).

[3] *Deut.*, I, 24 et suiv.; *Nomb.*, XIII, 26, 27 et suiv.

[4] *Nomb.*, XIII, 26 et suiv.; *Deut.*, I, 27.

[5] *Nomb.*, XIV, 1 et suiv.; *Deut.*, I, 27 et suiv.

La colère de l'Eternel s'alluma contre les prévaricateurs; elle allait les frapper, les anéantir, quand Moïse intervint par la prière. « Je leur ai pardonné, selon que vous me l'avez demandé, » dit Dieu au puissant intercesseur, je ne les ferai pas périr immédiatement; mais aucun de ceux qui se sont révoltés ne verra la terre promise; ils continueront à errer dans le désert pendant quarante ans, et leurs enfants n'entreront au pays que j'ai promis de leur donner qu'après la complète extinction de ceux qui ont murmuré contre moi; retournez donc demain en arrière et allez au désert par le chemin de la mer Rouge[1].

Par un de ces retours fréquents au sein des masses populaires, les Hébreux passèrent tout à coup de l'excès de la timidité à l'excès de l'audace. Après avoir méconnu la voix de leurs chefs, quand elle leur commandait de marcher en avant, ils refusèrent encore de l'écouter quand, au nom de l'Eternel, elle leur ordonna de retourner en arrière; toujours insoumis, n'obéissant qu'aux conseils de leurs passions, les voilà qui s'élancent en désordre et sans chefs pour escalader la montagne au pied de laquelle ils étaient campés. Moïse a beau leur dire : « N'y montez point, cela ne réussira pas, car l'Eternel n'est pas au milieu de vous; » ils n'écoutent rien et

[1] *Nomb.*, XIV, 19, 25.

poussent en avant. Ils n'allèrent pas loin sans rencontrer le châtiment promis à leur témérité : « Attaqués par les Amalécites et les Cananéens qui habitaient en cette montagne-là, ils furent battus et ramenés en déroute jusqu'à Horma[1]. »

Chacun des mouvements indiqués dans ce récit s'encadre admirablement dans le relief de la contrée où nous avons précédemment reconnu la Cadès de la Genèse et la Cadessa des Arabes.

Pour mieux se rendre compte du récit de Moïse, il faut se représenter le plateau de la Judée s'élevant entre la Méditerranée à l'occident, la vallée du Jourdain et la mer Morte à l'orient, et s'interrompant, au sud, par les pentes escarpées du Djebel-Yémen.

Le peuple est arrêté au pied de l'escarpement qui le sépare de la terre de Canaan ; son camp est assis sur le bord d'un cours d'eau[2], formé par les égouts du haut pays. C'est de là que Moïse doit partir pour entrer dans la terre promise ; il a fait étudier la contrée et s'est rendu compte des différents obstacles qu'il lui faudrait affronter. Il sait qu'en appuyant sur sa gauche, vers la Méditerranée, il rencontrerait des pentes moins escarpées, mais protégées par des forteresses, et qu'il risquerait ainsi de se mettre sur

[1] *Nomb.*, XIV, 40 jusqu'à la fin ; *Deut.*, I, 44 et suiv.
[2] Le Nahr-Fukré.

les bras, outre les habitants du pays, les Philistins et les Amalécites. En tournant à droite, il pourrait descendre dans la vallée de Siddim et tenter l'escalade par le chemin de Zoar, mais de ce côté la montée est très-longue, très-difficile, et les Cananéens y font bonne garde. Moïse sait tout cela et se décide à franchir le Djebel-Yémen par le ravin qui sert de lit au Nahr-Fukré. Les expressions du récit biblique s'adaptent merveilleusement à la configuration du terrain :

« Considérez la terre que le Seigneur votre Dieu vous donne, » dit le chef à la multitude ; « montez-y et vous en rendez maîtres [1]. » Quoi de plus graphique? Le peuple est au pied du Djebel-Yémen, il n'a en effet qu'à monter et il sera dans la terre promise. Les espions s'étant mis en chemin, dit ailleurs Moïse, « montèrent *sur la montagne* [2]. » Quand les espions sont de retour à Cadès, Caleb dit au peuple : Montons hardiment et possédons ce pays-là. Mais le peuple répond : Nous ne pouvons *monter* vers ce peuple [3]. L'expression ne se prête à aucune équivoque; elle indique clairement que le peuple est arrivé au pied du plateau de Juda et ne peut plus avancer qu'en montant sur la montagne [4], c'est-à-dire en escaladant le

[1] *Deut.*, I, 21.
[2] *Nomb.*, XIII, 18; *Deut.*, I, 24.
[3] *Nomb.*, XIII, 31, 32; *Deut.*, I, 26 et suiv.
[4] *Nomb.*, XIV, 40, 44.

Djebel-Yémen. Moïse le dit dans les termes suivants à la précision desquels il semble difficile de rien ajouter : « Lorsque nous fûmes arrivés à Cadès-Barné, je vous ai dit : Vous êtes parvenus à la montagne des Amorrhéens que le Seigneur, notre Dieu, doit nous donner [1]. » Le sens devient plus précis et la phrase plus graphique encore dans les derniers versets du XIV[e] chapitre des *Nombres*, quand le dialogue s'engage entre Moïse, resté dans le camp, et le peuple s'élançant sur les pentes du Djebel-Yémen. « Nous monterons au lieu dont l'Eternel a parlé [2]. — Ne montez pas, leur crie Moïse sans quitter le milieu du camp [3], car l'Eternel n'est pas avec vous ; » mais eux, frappés d'aveuglement, *montèrent sur le sommet de la montagne*, et les Amalécites et les Cananéens qui habitaient cette montagne les attaquèrent et les mirent en déroute [4].

[1] *Deut.*, I, 19, 20, 21.
[2] *Nomb.*, XIV, 40.
[3] *Nomb.*, XIV, 44.
[4] *Nomb.*, XIV, 45.

L'OUADI-FUKRÉ[1].

Le long séjour des Israélites au campement de Cadès-Barné indique qu'il devait se trouver de l'eau dans le voisinage, non-seulement pour les besoins du peuple, mais aussi pour abreuver les nombreux troupeaux qu'il traînait avec lui. L'Ouadi-Fukré, descendant du plateau de Canaan par une déchirure du Djebel-Yémen et coulant au pied de cette montagne sur une assez longue étendue, répondait à ce besoin.

C'est là, le long de ce cours d'eau, que le peuple dressa ses tentes et attendit, pendant quarante jours, le retour des espions envoyés par Moïse pour reconnaître le haut pays; c'est bien en effet la station de Cadès-Barné où les Israélites vinrent après qu'ils eurent quitté le désert de Sinaï et d'où ils partirent pour retourner au désert par le chemin de la mer Rouge[2]. Les deux extrémités de la route étant fixées, il faut maintenant s'occuper des stations intermédiaires.

[1] وادي فكرة L'Ouadi-Fukré, un des principaux cours d'eau qui tombent dans le Ghor méridional, est alimenté par des sources pendant toute l'année; mais l'hiver il se trouve considérablement augmenté par les eaux pluviales qui viennent du plateau de Canaan et se réunissent dans une déchirure du Djebel-Yémen. — *Voy.* mon *Voyage depuis les sources du Jourdain jusqu'à la mer Rouge*, Ire part., p. 12, 13.

[2] *Nomb.*, XIV, 25; *Deut.*, I, 40; II, 1.

DU SINAÏ A CADÈS-BARNÉ.

On lit dans le *Deutéronome*[1] : « A onze jours d'Horeb, par le chemin de la montagne de Seir, jusqu'à Cadès-Barné. » Ce passage a fait croire qu'il fallait placer onze stations entre le désert de Sinaï et Cadès-Barné; la conséquence est-elle fondée? Je ne le pense pas.

Moïse tint le discours dans lequel on trouve cette assertion dans la quarantième année de son pèlerinage[2], quand il avait déjà vaincu Sehon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Basan[3], alors qu'il était dans le pays de Moab et sur le point de franchir le Jourdain ; ne faisait-il pas alors allusion au second voyage à Cadès plutôt qu'au premier ? Je n'hésite pas à le penser, en voyant qu'il compte les onze journées, en passant par le chemin de la montagne de Seir[4], tandis que, dans le même chapitre, racontant les détails du premier voyage, il dit qu'il s'effectua par le chemin de la montagne des Amorrhéens[5].

[1] *Deut.*, I, 2.
[2] *Deut.*, I, 3.
[3] *Deut.*, I, 4.
[4] *Deut.*, I, 2.
[5] *Deut.*, I, 7, 19.

Or, le chemin de la montagne des Amorrhéens est d'un côté de la vallée d'Araba [1], tandis que le chemin de la montagne de Seir est de l'autre. Il ne faut donc pas confondre deux routes si notablement séparées par la configuration du pays, ni appliquer à celle-ci ce que la Bible dit de l'autre.

Il est vrai que le texte dit Cadès-Barné. C'est là, j'en conviens, une grande difficulté. Elle suffirait même pour faire repousser l'interprétation que je propose, s'il n'était encore plus difficile de bouleverser la topographie du pays que d'admettre l'adjonction du mot Barné par un copiste ou un traducteur.

Sous la réserve de cette remarque, voyons quelles furent les stations du premier voyage à Cadès.

Les Israélites partirent donc de la montagne du Seigneur, et marchèrent pendant trois jours [2]. Le livre des *Nombres*, en donnant ce renseignement, ne nomme pas les campements de ces trois premières marches, et l'itinéraire, qui n'en fait aucune mention, conduit le peuple du

[1] Les rois de Jérusalem, d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon, habitant tous à droite du Jourdain, sont nommés au livre de *Josué* (x, 5) rois des Amorrhéens. Le chemin par la montagne des Amorrhéens doit nécessairement se diriger vers ces royaumes et être tracé à l'occident de la vallée d'Araba. Les Amorrhéens avaient aussi des possessions à l'orient de la mer Morte, mais on ne les traversait pas pour aller du Sinaï à Cadès.

[2] *Nomb.*, x, 33.

désert de Sinaï directement aux Sépulcres de concupiscence [1].

Le journal détaillé du livre des *Nombres* et le *Deutéronome* fournissent les noms de deux stations intermédiaires, Tabhéra [2] et Massa [3]. En sorte qu'on pourrait être tenté d'appliquer les noms de Tabhéra, Massa et Kibroth-Taava aux trois premières haltes des Israélites, si le livre des *Nombres* ne donnait à entendre que les trois journées de marche précédèrent l'arrivée à Tabhéra.

Le peuple étant parti du désert de Sinaï, marcha donc le chemin de trois jours [4]; *après*, le peuple se plaignit de la fatigue, il se mutina; l'Eternel l'entendit et le feu du Seigneur s'allumant contre eux en consuma plusieurs à l'extrémité du camp, et on nomma ce lieu-là Tabhéra (embrasement), parce que le feu du ciel s'y était allumé contre eux [5]. Ce fut, selon toute apparence, la quatrième station sur le chemin de Cadès.

L'itinéraire général ne faisant aucune mention de Tabhéra, des commentateurs ont pensé qu'ils devaient confondre cette station avec celle de Kibroth-Taava et les réunir toutes deux en une seule [6]. Cette opinion est for-

[1] Kibroth Taava (les sépulcres de concupiscence). (*Nomb.*, XXXIII, 16.)
[2] *Nomb.*, XI, 3.
[3] *Deut.*, IX, 22.
[4] *Nomb.*, X, 33.
[5] *Nomb.*, XI, 1, 2, 3.
[6] *Voy.* M. de Laborde, *Comment. géog.*, p. 117.

mellement contredite par le récit des *Nombres* [1] et par un verset du *Deutéronome* où Moïse, s'adressant au peuple, énumère les différents lieux dans lesquels il a fait entendre des murmures : « Vous avez aussi fort irrité l'Éternel, dit-il, en Tabhéra et en Massa, et en Kibroth-Taava, c'est-à-dire aux lieux dits l'Embrasement, la Tentation, les Sépulcres de la concupiscence [2]. » Ces appellations se rapportent trop bien aux événements racontés au livre des *Nombres* [3], pour qu'on puisse être tenté de changer l'ordre dans lequel les campements qu'elles désignent sont énumérés au livre du *Deutéronome* : à Tabhéra, le feu du ciel s'allume contre les Israélites révoltés; à Massa, le peuple est tenté par le désir de manger de la chair; à Kibroth-Taava, il est frappé d'une plaie qui fait de nombreuses victimes. En suivant l'ordre du récit, Massa deviendra la cinquième station après le départ du Sinaï et Kibroth-Taava la sixième.

La septième marche conduisit les Israélites à Haseroth, où ils s'arrêtèrent.

Le séjour prolongé du peuple à cette station indique suffisamment qu'il faut la chercher au delà des limites de cet affreux désert d'Et-Tyh dont la stérilité est pro-

[1] *Nomb.*, XI, 1 et suiv. jusqu'à la fin.
[2] *Deut.*, IX, 22; *Nomb.*, XI, 31 et suiv.
[3] *Nomb.*, XI, 1 et suiv.

verbiale; Haseroth paraîtrait convenablement placé dans la vallée de Djaréfi [1] non loin du Djebel-el-Hachiche [2] dont le nom indique la fertilité.

Ce fut pendant le séjour à Haseroth que Marie et Aaron parlèrent contre Moïse à propos de sa femme Madianite. Marie fut punie sans que l'intervention généreuse de Moïse parvînt à détourner le châtiment. La lèpre couvrit son corps; pendant sept jours elle resta éloignée du camp et le peuple ne quitta point ce lieu jusqu'à ce que Marie fût rappelée [3].

La huitième marche aboutit au désert de Pharan [4]. Dès le début du récit, Moïse avait désigné le désert de Pharan et le Sinaï comme les deux extrémités de la route : « Les enfants d'Israël, dit-il, partirent selon leurs troupes, du désert de Sinaï, et la nuée se reposa au désert de Pharan [5]. » Plus tard, quand les Hébreux approchent des frontières de Canaan, c'est du désert de Pharan que leur chef fait partir les espions chargés de reconnaître le

[1] وادى الجرافه Ouadi el Djaréfi. Cette vallée, divisée en plusieurs branches, reçoit pendant l'hiver une grande quantité d'eau; on y trouve encore au printemps de grandes mares, de l'herbe en abondance, et en tout temps de nombreux arbustes, particulièrement le sayal et le turfa.

[2] جبل الحشيش Djebel-el-Hachiche, montagne de l'herbe. Elle me fut indiquée vers l'ouest, dans le lointain, quand j'étais dans l'Ouadi-Araba, à 30 kilomètres environ au nord de la latitude de Pétra.

[3] *Nomb.*, XII, 15.

[4] *Nomb.*, XIII, 1.

[5] *Nomb.*, X, 12.

pays qu'il veut envahir, et c'est là aussi qu'à leur retour les envoyés retrouvent le peuple et rendent compte de leur exploration. Le désert de Pharan est donc bien positivement au sud de la contrée qui sépare le désert de Sinaï de la frontière méridionale de Canaan, et en effet le 27[e] verset du XIII[e] chapitre des *Nombres* ne laisse aucun doute à cet égard en présentant Cadès et Pharan comme si étroitement unis qu'ils paraissent être un seul et même lieu : « Ceux qui avaient été envoyés pour considérer la terre, » dit le verset indiqué plus haut, retournèrent après quarante jours, ils vinrent vers Moïse et toute l'assemblée, dans le désert de Pharan, à Cadès, etc.[1].

Où commence la solitude de Pharan et quelles furent les stations du peuple à travers ce désert?

Le journal détaillé du livre des *Nombres* répond à la première question dans les termes suivants : « Après cela le peuple partit de Haseroth, et alla dresser ses tentes dans le désert de Pharan[2]. »

En suivant la même direction que les Israélites, du sud au nord, on doit rencontrer le désert de Pharan à une journée de marche de la station d'Haseroth. En effet, après avoir franchi la contrée fertilisée par les eaux des Ouadi-Djaréfi et Caseib, la route, dès qu'elle a dépassé les

[1] *Nomb.*, XIII, 26, 27.
[2] *Nomb.*, XIII, 1.

dernières pentes du Djebel-el-Hachiche, se développe à travers un terrain sec et aride qui s'étend jusqu'au pied de la terrasse de Canaan.

Quant aux stations du peuple à travers le désert de Pharan, le journal n'en dit rien et c'est à l'itinéraire général qu'il faut demander leur nombre et leur nom.

Avant de consulter la récapitulation générale qui se trouve au XXXIIIe chapitre du livre des *Nombres*, qu'il nous soit permis de constater que le journal des *Nombres* et le résumé du *Deutéronome* ont déjà fourni les noms ou les indications de plusieurs campements qu'on chercherait en vain dans la liste désignée ici sous le nom d'Itinéraire général. Ces omissions suffisent pour démontrer que la route des Israélites ne saurait être tracée avec quelque certitude sans le concours de tous les renseignements mosaïques soigneusement examinés, contrôlés et complétés les uns par les autres.

Les informations fournies par Moïse dans les différentes parties de son récit ne se contredisent jamais ; mais comme elles ne se reproduisent que dans la mesure utile à l'intelligence des textes, on pourrait parfois prendre pour une contradiction ce qui n'est en effet que l'élimination d'un détail consigné ailleurs. Cette assertion va se trouver justifiée par la comparaison des différents passages du *Pentateuque* où se trouve raconté le voyage des Israélites vers la terre de Canaan.

L'Itinéraire général, par exemple, conduit le peuple du désert de Sinaï directement à la station de Kibroth-Taava, sans parler ni des trois journées de chemin dont il est fait mention au xe chapitre du livre des *Nombres*, ni des campements de Tabhéra et de Massa cités l'un et l'autre au IXe chapitre du *Deutéronome*.

De Kibroth-Taava, l'Itinéraire général fait passer l'assemblée au campement de Haseroth, et en cela il coïncide avec le journal de voyage; mais de cette dernière station il conduit les Israélites d'abord à Rethma et successivement dans plusieurs lieux dont ni le journal des *Nombres* ni le résumé du *Deutéronome* n'ont fait aucune mention.

Si la route des Israélites devait être tracée en suivant aveuglément l'Itinéraire général, il faudrait, non-seulement trouver la place de dix-sept stations entre Rethma et Cadès, mais encore conduire cette route par Asion-Gaber, sur la mer Rouge, et de ce campement lointain, ramener le peuple à Cadès en une seule marche, ce que les distances rendent matériellement inadmissible.

En examinant la liste des stations, on pourra remarquer que la seconde, la cinquième et la sixième après Rethma, c'est-à-dire Lebna, la montagne de Sepher et Arada, rappellent des noms connus sur la frontière méridionale du plateau de Canaan.

L'Écriture parle plusieurs fois de Lebna, ville située

vers la partie méridionale de la tribu de Juda, entre Cadès et Gaza, d'après le livre de Josué [1]. Eusèbe et saint Jérôme [2] placent cette ville près d'Eleutheropolis, mais D. Calmet croit qu'elle était plus au sud. S'il était permis de faire un rapprochement entre cette ville et la station de Lebna, portant le numéro 20 sur l'Itinéraire général, une grande difficulté se trouverait résolue et le classement des stations aurait fait un progrès important.

Que pourrait-on objecter contre cette identification ?

1° Le nom de la station et celui de la ville sont écrits, en hébreu, avec les mêmes caractères [3];

2° La ville, d'après Josué, était située entre Cadès et Gaza; or, une ligne tirée entre ces deux villes répondrait parfaitement aux limites qui séparent le désert de Pharan de la tribu de Juda. Nous avons vu précédemment le peuple partir de Haseroth, dix-huitième station de l'Itinéraire général, pour arriver au désert de Pharan [4].

Le désert de Pharan n'est pas nommé dans l'Itinéraire général; mais le Journal détaillé y supplée en disant que le peuple entra dans ce désert en quittant Haseroth.

Haseroth porte le numéro 17 sur l'Itinéraire général; de là le peuple entre dans le désert de Pharan, il s'arrête

[1] *Josué*, x, 29, 31, 32; I *Paralip.*, vi, 57.
[2] *Euseb.* et Hieron. in Onomast. ad vocem Lebna.
[3] לִבְנָה *Nomb.*, xxxiii, 20; *Josué*, x, 29, 31, 32; xii, 15.
[4] *Nomb.*, xiii, 1.

successivement à Rethma, à Remmonpharès, et arrive à Lebna, vingtième station de l'Itinéraire général. La station de Lebna est donc au sud du désert de Pharan, et c'est bien dans cette situation que se trouvait la ville de Lebna, entre Cadès et Gaza, c'est-à-dire à l'occident de Cadès, sur la limite de Juda. Sans doute, le peuple n'alla pas camper sous les murs de Lebna, puisque cette ville était située dans la terre de Canaan, dont les Israélites ne franchirent pas la frontière à cette époque; mais serait-il téméraire de supposer que, arrêté au pied des pentes couronnées par la ville de Lebna, dans un lieu qui peut-être n'avait lui-même aucun nom particulier, Moïse eût donné à ce campement le nom de la ville en vue de laquelle il se trouvait?

L'orthographe du nom, la distance des lieux ne soulevant aucune difficulté contre l'identification que je propose, je demande la permission d'insister pour qu'elle soit prise en considération. La lumière qu'elle jetterait sur la question qui nous occupe serait tout à fait décisive.

En effet, la position du campement de Lebna une fois fixée près de la frontière de Canaan, l'imagination n'a plus à s'égarer en vaines conjectures à la recherche de cette longue liste de stations qui, sur l'Itinéraire général, précèdent l'arrivée à Cadès. Parvenus à Lebna, les Israélites touchent de bien près au terme de leur marche vers le nord; ils attendent le retour de leurs espions, et s'ils

visitent encore deux ou trois vallées, pour y chercher l'eau et les pâturages dont ils ont toujours besoin, ils ne peuvent tarder beaucoup à se rendre à Cadès où nous savons qu'ils demeurèrent longtemps.

Cependant l'Itinéraire général nomme quatorze stations entre Lebna et Cadès, et comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'une de ces stations est au bord de la mer Rouge. Il est donc tout à fait évident que le campement de Cadès portant sur l'Itinéraire le numéro 36 doit s'entendre du Cadès situé entre le mont Hor et Pétra dans la montagne de Seir, et nullement de Cadès-Barné, terme du premier voyage des Israélites vers la terre de Canaan.

La conséquence de ce qui précède sera de reporter sur une autre partie du désert un certain nombre de stations qu'on s'efforçait de placer entre le mont Sinaï et la frontière de Canaan. Voyons où il conviendrait de faire une section qui séparât du reste de l'Itinéraire les stations ayant vraiment leur place entre l'Horeb et Cadès.

Nous avons vu précédemment que la station de Lebna se trouvait à l'ouest de Cadès, sur une ligne au nord de laquelle les Israélites ne s'avancèrent pas durant leur première campagne. Ainsi, en quittant Lebna, le peuple dut se diriger vers l'est en suivant le pied des contre-forts de la plaine de Canaan jusqu'à ce qu'il vînt à Cadès, c'est-à-dire pendant une cinquantaine de kilomètres environ.

Dans des circonstances ordinaires, une telle distance n'admettrait guère qu'un seul campement; mais Moïse, attendant le retour des espions, n'était pas pressé, et comme les pentes au pied desquelles il cheminait offraient des ressources relativement abondantes, il a pu faire de courtes étapes et s'arrêter à Ressa et à Céelatha, deux stations qui doivent trouver leur place à l'entrée des vallées débouchant du Djebel-Yemen. Partis de Céelatha, les Israélites campèrent en la montagne de Sepher. Où était cette montagne?

Le nom de Sepher (Shapher) réveille le souvenir de la ville de Dabir, nommée auparavant Cariath Sepher (la ville des lettres[1]) et qui était située sur le plateau auquel le Djebel-Yemen sert de contre-fort du côté du midi. Serait-il permis de supposer que la montagne avait emprunté le nom de la ville, à cause de la proximité des lieux et pourrait-on, sans trop d'invraisemblance, identifier la montagne de Sepher avec le Djebel-Yemen?

Le nom de Sepher appliqué à une montagne n'est pas écrit en hébreu, au livre des *Nombres*[2], comme dans Josué quand il désigne la ville donnée en partage à la fille de Caleb[3]. Cette différence d'orthographe rend-elle toute

[1] *Josué*, XV, 15, 16; I *Paralip.*, VI, 57.

[2] שֶׁפֶר *Nomb.*, XXXIII, 23; Gesenius, *Lex. man.*, p. 1034 a, *pulchritudo, elegantia.*

[3] *Josué*, XV, 16. ספר *Scriptura, liber.*

assimilation impossible entre le nom de la montagne et celui de la ville? C'est là une question philologique que je soumets aux savants; mais ce qu'il me faut maintenir, c'est que la montagne de Sepher de l'Itinéraire répond admirablement, quant à la position, au Djebel-Yémen des Arabes.

Ainsi, selon moi, le campement de la montagne de Sepher, portant sur l'Itinéraire général le numéro 25, doit prendre place au bas de la montagne de ce nom, c'est-à-dire au pied du Djebel-Yémen, à proximité de l'Ouadi-Fukré, non loin de la moderne Cadessa, dans l'endroit où se trouvent réunies toutes les conditions les plus propres à fixer la préférence de Moïse et à déterminer son choix pour un séjour prolongé.

L'Itinéraire général ne nomme pas Cadès-Barné, à la place qu'il devait occuper immédiatement après les monts de Sepher, pas plus qu'il ne fait mention du désert de Pharan, quoique le peuple y entre en partant de Haseroth. Mais comme les autres parties du récit biblique suppléent à ces lacunes, on peut, avec une égale certitude, tracer la limite de Pharan au nord d'Haseroth et placer Cadès-Barné au sud de ce désert et au pied du Djebel-Yémen qui répond si exactement aux monts de Sepher de l'Itinéraire.

Quant au campement d'Arada, placé par l'Itinéraire général après celui des monts de Sepher, pourrait-on le

chercher au pied du plateau de Canaan, en face de la ville de Juda, nommée *Héred* au livre de Josué [1]; *Arad* au livre des Juges [2]; dont Eusèbe écrit le nom Ἄραμα et saint Jérome *Arath*, en indiquant sa position dans la tribu de Juda, à 20 milles d'Hébron, près du désert de Cadès, précisément là où se trouve le Tell-Arad des Arabes [3]? J'avais d'abord cru pouvoir faire dériver le nom du campement de celui de la ville; mais cédant aux sérieuses objections soulevées par un savant philologue, je renonce à cette identification, laissant le campement d'Arada en tête de ceux que le peuple visita quand il eut quitté Cadès-Barné après la défaite subie à Horma [4].

[1] *Josué*, XII, 14.

[2] *Juges*, I, 16.

[3] *Vide Relandi Palestina, ad verb. Arad*, t. I, p. 481, 501; t. II, p. 573.

[4] On a nommé Horma, après la défaite, un lieu qui portait auparavant le nom de Sephaath (*Nomb.*, XIV, 40, 45; *Juges*, I, 17). Le nom de Sephaath paraît s'être conservé dans celui de Es-Safa الصفاة donné par les Arabes à une des déchirures du Djebel-Yémen.

L'examen des textes relatifs au premier voyage à Cadès donne lieu au résumé suivant :

NUMÉROS de l'Itinéraire général. *Nomb.*, XXXIII.	NUMÉROS RECTIFIÉS d'après l'ensemble des renseignements bibliques.	
15		Campement au désert de Sinaï, point de départ du premier voyage à Cadès.
	16 17 18	Le peuple marche le chemin de trois jours. *Nomb.*, X, 33.
	19	Le lieu de l'embrasement (Tabhéra). *Nomb.*, X, 3; *Deut.*, IX, 22.
	20	Le lieu de la tentation (Massa). *Deut.*, IX, 22.
16	21	Les sépulcres de concupiscence (Kibroth-Taava). *Nomb.*, XI, 34; *Deut.*, IX, 22.
17	22	Haseroth. *Nomb.*, XI, 34; XIII, 1.
18	23	Rethma (première station dans le désert de Pharan). Conf. *Nomb.*, XIII, 1.
19	24	Remmonpharès.
20	25	Lebna. *Josué*, X, 29, 31.
21	26	Ressa.
22	27	Céelatha.
23	28	Montagnes de Sepher et Cadès-Barné.

Depuis le désert de Sinaï jusqu'au camp de Cadès assis au pied des monts de Sepher, il y a donc treize stations. Celle d'Arada, venant immédiatement après, porte sur l'Itinéraire général le numéro 24 et prendra sur l'Itinéraire rectifié le numéro 29. Viennent ensuite sept stations sur

la mise en point desquelles je déclare mon incompétence. Ces campements sont-ils ceux dans lesquels le peuple passa les trente-huit années d'attente? Faut-il au contraire les appliquer à la marche rétrograde par le chemin de la mer Rouge après la défaite d'Horma, ou bien les échelonner le long de la route suivie par Moïse quand il conduisit le peuple à Cadès de Sin, par le chemin de la montagne de Seir? C'est ce que je soumets très-respectueusement à l'examen des savants. En attendant la solution de la difficulté, ces stations peuvent garder la place que, dans tous les cas, elles occuperont entre le départ de Cadès-Barné et l'arrivée à Cadès de Sin :

NUMÉROS d'après l'Itinéraire général. (*Nomb.*, XXXIII.)	NUMÉROS d'après l'ensemble des renseignements bibliques.	
24	29	Arada.
25	30	Maceloth.
26	31	Thahath.
27	32	Tharé.
28	33	Methca.
29	34	Hesmona.
30	35	Moseroth.
31	36	Bénéjaacan.

Les Israélites retournent au désert pour y mener pendant trente-huit années la vie errante des peuples nomades.

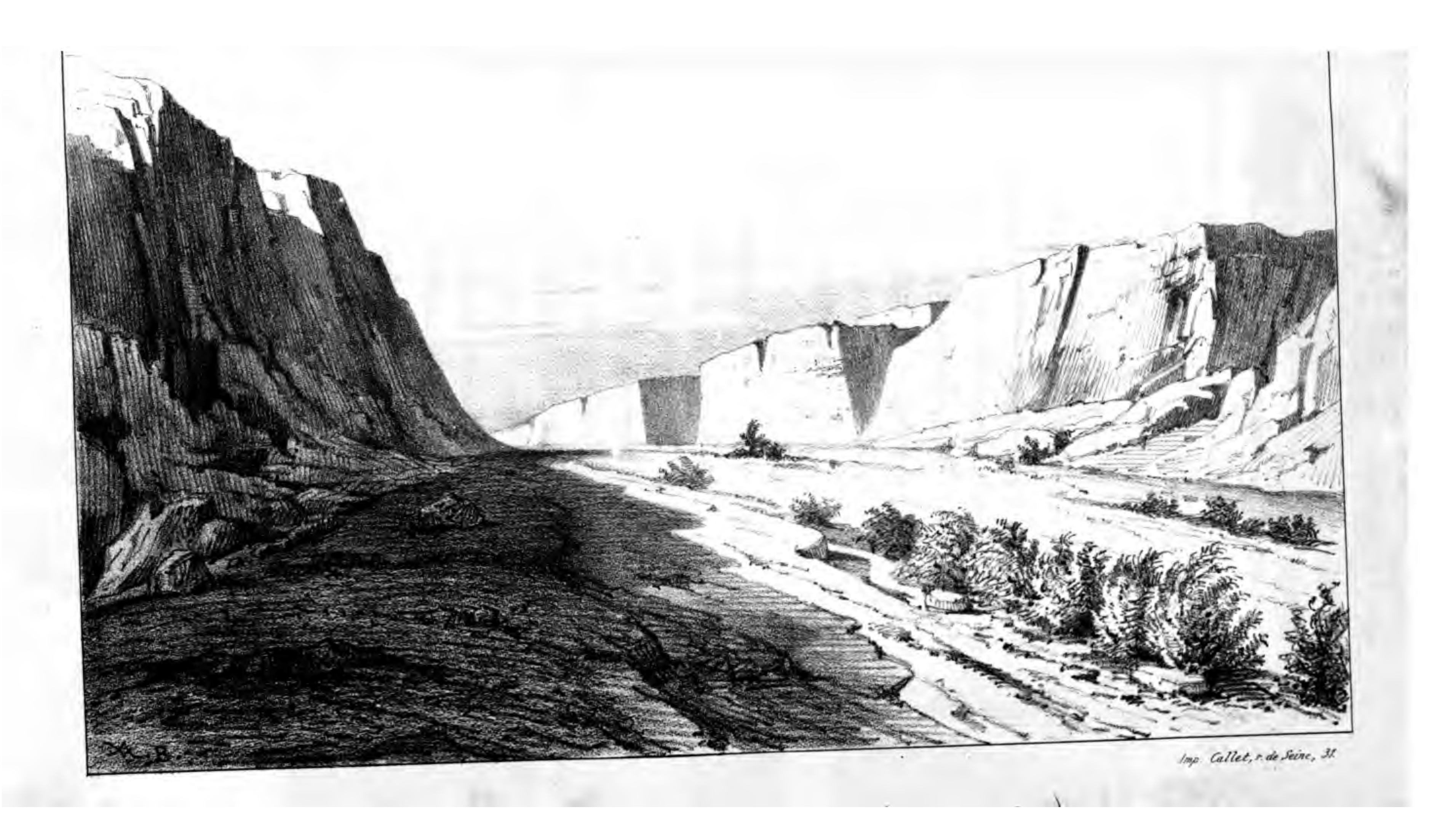
Vaincus en punition de leur endurcissement, repoussés des frontières de Canaan, poursuivis jusqu'à Horma par les Amalécites et les Cananéens, les Hébreux retournent en arrière par le chemin de la mer Rouge [1] selon l'ordre formel qui leur est donné [2].

Bientôt une nouvelle rébellion éclate parmi eux : Coré, Dathan, Abiron et deux cent cinquante des principaux d'Israël s'élèvent contre Moïse ; mais Dieu dans son juste courroux, les fait périr dans une fournaise soudainement ouverte sous leurs pas [3].

Le livre des *Nombres*, mentionnant ce fait presque immédiatement après avoir annoncé le départ des Israélites par le chemin de la mer Rouge, il y a lieu de croire que cette nouvelle rébellion éclata dès les premiers jours du voyage. Cette supposition paraît concorder parfaitement avec un témoignage géologique destiné à servir en même temps de commentaire à l'histoire et de jalon à la géographie.

Au pied de la montagne de Seir, à deux journées de

[1] Le chemin de la mer Rouge, c'est la vallée d'Araba.
[2] *Nomb.*, XIV, 25.
[3] *Nomb.*, XVI, 1 et suiv.



Imp. Callet, r. de Seine, 31.

marche de Cadès-Barné vers le sud, près de l'endroit où l'Ouadi Abou-Kshebi débouche dans la vallée d'Araba, le sable est couvert de distance en distance de déjections volcaniques qu'il est impossible de méconnaître, quelque surprise que puisse causer leur présence en ce lieu.

Ces scories, sur la route suivie par le peuple après son départ de Cadès, font naturellement penser au châtiment infligé par l'Eternel à Coré et à ses complices.

Voici comment les choses sont racontées au XVIe chapitre des *Nombres* :

Coré, Dathan et Abiron ayant, avec deux cent cinquante des principaux d'Israël, fomenté une rébellion, Moïse convoqua l'assemblée devant le tabernacle d'assignation et lui dit : « Eloignez-vous de ces méchants, de peur que vous ne soyez *consumés* pour leurs péchés. » Puis, affirmant la mission qu'il tenait de Dieu, il ajoute, en parlant des rebelles : « Si ceux-là meurent comme tous les hommes meurent, l'Eternel ne m'a pas envoyé ; mais si l'Eternel crée un cas tout nouveau et que la terre ouvre sa bouche et les engloutisse avec tout ce qui leur appartient, alors vous saurez que ces hommes-là ont irrité l'Eternel par leurs mépris. » Et il arriva qu'aussitôt qu'il eut achevé de dire toutes ces paroles, la terre qui était sous eux se fendit, et la terre ouvrit sa bouche et les engloutit avec leurs tentes et tout ce qui était à eux.... Et tout Israël qui était autour d'eux s'enfuit à

leur cri, car ils disaient : Craignons que la terre ne nous engloutisse. « *Et le feu sortit de par l'Éternel, et consuma les deux cent cinquante hommes qui offraient le parfum* [1].

Voilà bien la description d'une éruption volcanique suscitée par l'Eternel pour punir cette race coupable dont l'endurcissement fait dire au Dieu fort par la bouche de Moïse : « Le feu s'est allumé en ma colère et a brûlé jusqu'au fond des plus bas lieux, et a dévoré la terre et son fruit, et a embrasé les fondements des montagnes [2]. »

La justice divine, si hautement annoncée par Moïse, n'est pas moins miraculeuse pour être accomplie par l'intervention d'un phénomène *naturel;* les volcans sont soumis à Dieu comme les autres forces de la nature; comme elles, ils ont leur place dans l'arsenal où sa Providence choisit les moyens dont il lui convient de faire usage.

Les scories répandues sur le sol de l'Ouadi Abou-Kshebi semblent préciser le lieu où se passa la scène racontée par la Bible : ces pierres, calcinées par le feu qui dévora Coré et ses complices, sont là comme autant de témoins dont l'autorité des saintes Ecritures pourrait

[1] *Nomb.*, XVI, 1 à 36 ; *Deut.*, XI, 6.
[2] *Deut.*, XXXII, 22.

certainement se passer, mais que le voyageur contemple avec un respect plein d'émotion.

Le chemin de la mer Rouge, selon l'expression de la Bible, devait ramener *les Israélites au désert*. Faut-il entendre, par là, au désert qu'ils avaient quitté pour se rendre à Cadès? Je suis très-disposé, je l'avoue, en faveur de cette interprétation. La vallée d'Araba, les pentes dénudées de la chaîne Arabique, offraient fort peu de ressources au peuple nombreux d'Israël; il dut probablement retourner vers l'ouest et regagner les vallées de la péninsule du Sinaï, où il avait déjà trouvé moyen de subsister pendant les deux premières années de l'Exode. Ce qui paraît hors de doute, c'est que le peuple ne demeura pas à Cadès, qu'il erra de vallée en vallée, de source en source (comme toutes les tribus sont forcées de le faire dans ces contrées stériles), jusqu'au jour marqué par le Seigneur.

Quand le peuple eut marché pendant trente-huit ans, et que la génération condamnée à Cadès-Barné eut été dévorée par le désert, selon le jugement de Dieu, Moïse mena l'assemblée au désert de Sin, dans l'intention évidente de faire une nouvelle tentative vers la terre promise, non plus directement, comme la première fois, mais par un détour à l'est, en traversant les montagnes Arabiques, pour aller ensuite passer le Jourdain au nord de la mer Morte.

Campement de Cadès au désert de Sin, près du mont Hor, sur la frontière d'Edom.

Or, au premier mois, les enfants d'Israël, avec toute l'assemblée, vinrent au désert de Sin, et le peuple demeura à Cadès; et là Marie mourut et elle y fut ensevelie [1].

Comment confondre les deux époques et les deux Cadès? Le premier départ pour Cadès s'effectue de l'Horeb le *vingtième jour du second mois* dans la seconde année après la sortie d'Egypte, tandis que cette fois les enfants d'Israël arrivent en Cadès *au premier mois*.

Le livre des *Nombres*, d'ailleurs, ne parle plus, en rendant compte de ce second voyage, du désert de Pharan [2], mais de celui de Sin [3]; il n'emploie plus l'expression en Cadès ni celle de Cadès-Barné, mais il dit: « La ville de Cadès [4]; » il représente le territoire de cette ville

[1] Les Israélites arrivent à Cadès, au désert de Sin, au premier mois (*Nomb.*, xx, 1). Ils en partirent le premier jour du cinquième mois (*Nomb.*, xxxiii, 38). Ils y demeurèrent donc de quatre à cinq mois.

[2] *Nomb.*, xiii, 27.

[3] *Nomb.*, xx, 1.

[4] *Nomb.*, xx, 16.

comme un *méchant lieu* dans lequel on ne peut ni semer, ni cultiver la vigne, les grenadiers, les figuiers, et même où il n'y a pas d'eau à boire [1].

Quel pays, ceux qui tenaient ce langage, avaient-ils donc vu? où avaient-ils pris l'idée d'un territoire propre à la culture de la vigne, des grenadiers et des figuiers?

La génération sortie de la fertile Egypte était éteinte; le temps marqué par l'Eternel pour sa destruction était accompli; trente-huit années avaient passé sur le peuple rebelle condamné à Cadès-Barné [2]. L'assemblée arrivant à Cadès de Sin s'était renouvelée pendant cette période d'attente. N'ayant pas vu l'Egypte, elle n'aurait pas dû ressentir la déception que lui fit éprouver la vue de ce territoire stérile, si elle n'y eût apporté le souvenir des vallées plus riantes de la péninsule du Sinaï, dans lesquelles elle venait de passer les longues années de sa vie nomade. En effet, n'avons-nous pas vu précédemment que le peuple, campé à Cadès de Sin, y était venu directement de l'Horeb en onze journées de marche par le chemin de la montagne de Seir?

Pendant le séjour d'Israël au désert de Pharan en Cadès, le peuple ne se plaignit jamais de manquer d'eau,

[1] *Nomb.*, XX, 5.
[2] *Deut.*, I, 35; II, 14.

et cependant il y passa les mois les plus chauds et les plus secs de l'année, depuis le commencement de mai jusqu'au milieu de septembre. Au contraire, dès qu'il arrive à Cadès de Sin, au premier mois, c'est-à-dire immédiatement après la saison des pluies, son premier mot est pour se plaindre d'avoir été conduit dans un pays où il n'y a pas d'eau à boire, où, dit-il, il va mourir avec ses bêtes[1].

Ce trait si caractéristique, signalé par des commentateurs et des géographes comme démontrant l'existence de deux Cadès ou de deux passages à Cadès, n'a point paru concluant à M. de Laborde. « La difficulté, dit ce « savant, n'est qu'apparente; de ce qu'il y a un Cadès où « les Hébreux restèrent longtemps sans se plaindre du « manque d'eau, puis un Cadès où il n'y a pas d'eau, in- « duire qu'il y a deux Cadès, c'est une erreur; car de « même qu'il y a une saison où l'eau est abondante dans « le désert et une autre où elle tarit dans les trois quarts « des sources qui en fournissaient aux mois de décembre, « janvier, etc., jusqu'en juin, de même aussi il y eut à « Cadès de l'eau de la source naturelle, qui, de tout « temps, existait dans cet endroit, puisque dans la Genèse « elle porte le nom de Masphat (*Genèse*, XIV, 7), mais qui « tarit vers cette époque de l'année qui succède aux

[1] *Nomb.*, XX, 5, 11.

« grandes chaleurs de juillet et d'août, et qui précède les « pluies de décembre et janvier [1]. »

Les textes sacrés ont répondu d'avance à cette argumentation, en précisant les époques différentes des deux séjours à Cadès. En effet, comme nous avons eu l'occasion de le signaler plus haut, le peuple passa les mois les plus chauds de l'année à Cadès de Pharan sans qu'on l'entendît se plaindre du manque d'eau; tandis qu'au contraire, dès qu'il arriva à Cadès de Sin, il fallut un miracle de Dieu pour étancher sa soif, bien qu'on fût alors à la saison des pluies, au premier mois de l'année.

De telles différences suffiraient à elles seules pour prévenir toute confusion entre les deux stations portant le nom de Cadès; ce qui va suivre achèvera d'éclaircir ce point important de la géographie biblique.

Cadès de Pharan, on l'a vu précédemment, répond à la frontière méridionale de Canaan vers laquelle Moïse avait conduit directement le peuple dans la seconde année de l'Exode.

Cadès de Sin se rencontre sur la route suivie par Moïse dans la quarantième année après la sortie d'Egypte, alors qu'ayant épuisé les délais prescrits par la justice divine, il crut le moment venu de se diriger de nouveau

[1] *Comment. géog.*, p. 128, 1re col., n° 4.

vers la terre promise en cherchant un passage à travers la terre d'Edom [1].

Parvenu à Cadès de Sin, Moïse envoya des ambassadeurs au roi d'Edom et lui fit dire : « Voici, nous sommes à Cadès, ville qui est au bout de tes frontières; permets que nous passions par ton pays, nous ne passerons ni par les champs ni par les vignes, nous ne boirons l'eau d'aucun puits, nous marcherons par le chemin royal sans nous détourner ni à gauche ni à droite [2]. »

Edom refuse d'accéder à cette demande; les enfants d'Israël insistent en offrant de payer tout ce qu'ils consommeront dans le pays, jusqu'à l'eau qu'eux et leurs bêtes y boiront; tout est inutile, Edom persiste dans son refus : « Tu n'y passeras pas, » dit-il à Moïse, et sur cela il sort à sa rencontre avec une grande multitude à main armée. « Ainsi Edom ne voulut point permettre à Israël de passer par ses frontières; c'est pourquoi Israël se détourna de lui. »

« Et les enfants d'Israël, savoir toute l'assemblée, étant partis de Cadès, vinrent en la montagne de Hor [3]. »

La ville de Cadès est au bout des frontières d'Edom, Moïse le dit positivement; la frontière d'Edom, de ce côté, est déterminée par le mont Hor, nous l'avons vu

[1] *Nomb.*, XX, 1 et suiv.
[2] *Nomb.*, XX, 16 et 17.
[3] *Nomb.*, XX, 18 et suiv.

précédemment [1]; le mont Hor est éloigné d'Edom de huit kilomètres tout au plus, c'est un fait géographiquement établi; donc la ville de Cadès était fort voisine d'Edom ou Pétra et du mont Hor; il semblerait même qu'elle dût être entre ces deux points, car le mouvement par lequel Israël porte son camp de Cadès à la montagne de Hor est présenté comme un mouvement de retraite déterminé par la sortie du roi d'Edom marchant à la tête d'une multitude armée, pour barrer le passage aux Hébreux qui s'avancent.

La proximité entre Cadès et Pétra non-seulement ressort de ce qui précède, mais elle est formellement affirmée par Eusèbe [2]. Certaines versions des saintes Écritures, comme la Chaldéenne et la Syriaque, par exemple, vont jusqu'à confondre les deux lieux en substituant l'un à l'autre : « Les Israélites, disent-elles, décampèrent de Rekem qui est la même que Pétra, pour aller au mont Hor. » Enfin tous les témoignages s'accordent pour nous montrer ces deux villes comme étant si voisines l'une de l'autre qu'on pourrait les considérer comme n'en faisant qu'une seule divisée en deux par les accidents du sol.

La population d'Edom, resserrée dans son enceinte de

[1] *Vide sup.*, p. 3.

[2] Euseb. *in locis*, in Κάδδης.

gigantesques rochers, avait dû chercher au delà de ses formidables défenses l'espace qui lui manquait, et Cadès était probablement un quartier *extra muros* de la capitale d'Edom.

Les avant-postes d'Israël touchaient à la ville suburbaine, et Moïse s'était avancé jusque-là, afin de presser les négociations entamées pour obtenir le passage vers des contrées moins arides.

Quant au gros du camp, il devait s'étendre sur le grand plateau connu des Arabes sous le nom de *Satouh-Aaroun*[1], terrasses d'Aaron. C'est là, sans doute, le désert de Sin du livre des *Nombres*[2]. « Ce méchant pays, » comme disait alors le peuple, « qui n'est point un lieu pour semer et dans lequel même il n'y a point d'eau à boire[3]. » Chacun de ces reproches est justifié par l'aspect actuel de la plaine d'Aaron; mais ce qui ne saurait jamais l'être, c'est l'endurcissement de ce peuple toujours secouru par la Providence, et ne se fiant jamais à elle; ayant été l'objet de si nombreux miracles, et montrant si peu de foi; s'étant si mal trouvé de toutes les rébellions, et se mutinant sans cesse de nouveau. Une telle conduite ne blesse pas moins le plus vulgaire bon sens que les notions

[1] سطوح هارون pluriel de سطح (terrasse, toit).

[2] *Nomb.*, xx, 2. L'identification est confirmée par Eusèbe, disant, *in locis*, que l'on montrait près du mont Hor le rocher d'où Moïse avait tiré de l'eau.

[3] *Nomb.*, xx, 5.

élémentaires de la reconnaissance; c'est vrai, il faut le reconnaître, et cependant qu'est-ce, sinon l'histoire de l'humanité à toutes les époques, dans tous les temps.

Le peuple d'Israël se mutina donc, disant à Moïse et à son frère : « Pourquoi avez-vous fait venir l'assemblée de l'Éternel dans ce désert, pour y mourir, nous et nos bêtes[1]? » Les chefs eux-mêmes furent troublés dans leur foi, c'est la parole de l'Éternel s'adressant à Moïse et à Aaron qui nous l'apprend : « Parce que vous n'avez point cru en moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël, aussi vous n'introduirez point cette assemblée au pays que je lui ai donné[2]. »

Une fois encore, et malgré sa coupable rébellion, l'Éternel eut pitié de son peuple; il dit à Moïse de prendre la verge, de frapper le rocher, et le rocher donna de l'eau en abondance; le peuple but et ses bêtes aussi. Ce sont là les Eaux de contradiction, pour lesquelles les enfants d'Israël disputèrent contre l'Éternel[3].

Moïse, parlant au nom d'un peuple au milieu duquel il y avait plus de six cent mille hommes en état de porter les armes[4], n'obtint pas ce qu'il demandait; il se retira devant une simple démonstration du roi d'Edom; il n'es-

[1] *Nomb.*, XX, 4.
[2] *Nomb.*, XX, 12.
[3] *Nomb.*, XX, 13; *Deut.*, XXXII, 51; Ezéchiel, XLVII, 19.
[4] *Exod.*, XII, 37; *Nomb.*, I, 45, 46.

saya point de forcer un passage que cependant il avait grandement à cœur de franchir, mais que des défenses naturelles rendent inexpugnable ; il se détourna donc et se replia vers la montagne de Hor.

« Et ayant décampé de Cadès, ils vinrent en la montagne de Hor, qui est sur les confins du pays d'Edom. Le Seigneur parla en ce lieu à Moïse et lui dit : Qu'Aaron aille se joindre à son peuple ; car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël, parce qu'il a été incrédule aux paroles de ma bouche au *lieu nommé* les Eaux de contradiction. Prenez donc Aaron et son fils avec lui, et menez-les sur la montagne de Hor. Et ayant dépouillé le père de sa robe, vous en revêtirez Eleazar son fils ; et Aaron sera réuni *à ses pères* et mourra en ce lieu. »

« Moïse fit ce que le Seigneur lui avait commandé ; ils montèrent sur la montagne de Hor devant tout le peuple. Et après qu'il eut dépouillé Aaron de ses vêtements, il en revêtit Eleazar son fils. »

« Aaron étant mort sur le haut de la montagne, Moïse descendit avec Eléazar. Et tout le peuple voyant qu'Aaron était mort, le pleura dans toutes ses familles pendant trente jours[1]. »

[1] *Nomb.*, xx, 22 à 30. Le *Deutéronome* raconte la mort du grand prêtre dans les termes suivants ; « Or, les enfants d'Israël partirent de Beroth, qui appartenait aux enfants de Jacan, pour aller à Mosera. Aaron mourut là

Le récit qu'on vient de lire, dans les termes mêmes où l'historien sacré raconte la mort d'Aaron, ne laisse rien à désirer; il est aussi complet que précis. Il ne dit pas, il est vrai, si les Israélites creusèrent un tombeau pour le grand prêtre; mais comment en douter quand on voit qu'ils y laissèrent son corps : car Moïse et Eleazar descendirent seuls de la montagne quand Aaron fut mort, et toute la maison d'Israël le pleura pendant trente jours[1]. Ce n'est pas à dire que la construction couronnant aujourd'hui le mont Hor soit l'œuvre des contemporains de Moïse; non, sans doute; il suffit de jeter un coup d'œil sur le dessin qui la représente[2] pour y reconnaitre un oualy[3] élevé par des mains arabes. La fabrique moderne aura succédé à une plus ancienne, et forme vraisemblablement le dernier anneau d'une chaîne se rattachant au premier monument élevé par le peuple de Dieu.

Cette opinion n'est pas d'ailleurs une supposition purement gratuite; elle se justifie par la variété des matériaux employés pêle-mêle dans les murs du oualy et

et y fut enseveli, et Eleazar, son fils, fut grand prêtre à sa place. » (*Deut.*, x, 6.) Toutefois, le même livre dit aussi (ch. xxxii, 50) qu'Aaron mourut sur la montagne de Hor. Il n'y a point là de contradiction. Voici, selon moi, comment les deux versets se concilient : les Israélites étant partis pour aller à Mosera, Aaron mourut près de là sur le mont Hor.

[1] *Nomb.*, xx, 29, 30.

[2] *Voy.* pl. I.

[3] ولي Oualy (le tombeau d'un saint).

parmi lesquels on trouve des fûts de colonne, des fragments de marbre, des pierres taillées portant le cachet d'origines diverses et d'époques très-différentes.

L'inhospitalité des Arabes fréquentant parfois les montagnes désertes de Seir[1] ayant permis bien rarement aux voyageurs de visiter le tombeau d'Aaron et encore moins de le dessiner[2], on ne verra pas sans quelque intérêt les planches représentant ce monument vénérable. Pour suppléer à l'imperfection de croquis faits à la hâte, j'aurai recours à la description écrite sur place, telle qu'elle est consignée sur mon journal de voyage, en prenant le récit au moment où je quittai Pétra.

En sortant de Pétra par l'issue tournée vers l'ouest[3], le chemin s'incline doucement au fond d'une étroite crevasse dont les escarpements perpendiculaires ont de cinq à six mètres d'élévation. De droite et de gauche, les parois du défilé sont couvertes de bas-reliefs représentant des pyramides et des obélisques variant entre quarante et soixante centimètres de hauteur.

Ces petits monuments, sculptés sur un grès rougeâtre

[1] Djebel-esh-Sheraa.

[2] MM. Irby et Mangles sont, à ma connaissance du moins, les seuls Européens ayant fait l'ascension du mont Hor; ils ont laissé du tombeau d'Aaron une description intéressante, quoique un peu rapide, mais n'ont publié aucun dessin (voy. *Irby and Mangles' Travels*, ch. VIII).

[3] C'est devant cette entrée que Moïse se présenta pour traverser la vallée d'Edom (Ouadi-Moussa), et fut arrêté par le roi marchant à la tête d'une multitude armée.

et assez friable, ont beaucoup souffert de l'action du temps [1]. A droite et à gauche du chemin, on rencontre aussi quelques tombeaux creusés dans les rochers latéraux; mais plus on s'éloigne de la ville, moins les sculptures sont ornées et plus elles deviennent rares.

En avançant vers l'ouest, le défilé s'élargit de plus en plus; ses escarpements s'abaissent, puis disparaissent complétement, et la route circule à découvert au milieu de rochers dont la plaine, connue des Arabes sous le nom de Satouh-Aaroun, est toute hérissée.

On chercherait vainement sur ce vaste plateau une source tant soit peu abondante; à peine y trouve-t-on quelques mares alimentées par les pluies de l'hiver, mais promptement desséchées par l'évaporation, dès que les chaleurs du printemps se font sentir. Du milieu de cette plaine s'élève une montagne isolée, ayant la forme d'un cône tronqué, haute de quatre cents mètres sur une circonférence, à la base, de trois kilomètres environ; c'est le mont Hor, au sommet duquel on aperçoit le tombeau d'Aaron.

[1] Plusieurs de ces bas-reliefs sont si frustes qu'on pourrait facilement se méprendre sur leur forme ou même passer près d'eux sans les apercevoir. Ces sculptures presque effacées ont, au premier aspect, quelque ressemblance avec de grandes lettres coufiques, et c'est peut-être une illusion de ce genre qui aura trompé M. Bankes quand il a cru voir à Pétra une inscription en caractères semblables à ceux du Djebel-Mokatteb (*Irby and Mangles' Travels*, ch. VIII, p. 126).

Il n'y a sur les flancs escarpés de cette montagne aucun chemin, aucun sentier; il faut s'y frayer un passage, tantôt à travers d'épaisses touffes de ronces, tantôt en cherchant un point d'appui dans les anfractuosités des rochers, au risque, à chaque instant, de rouler jusqu'au bas de la pente. Après trois quarts d'heure d'une ascension très-laborieuse, nous arrivâmes enfin au sommet du mont Hor[1].

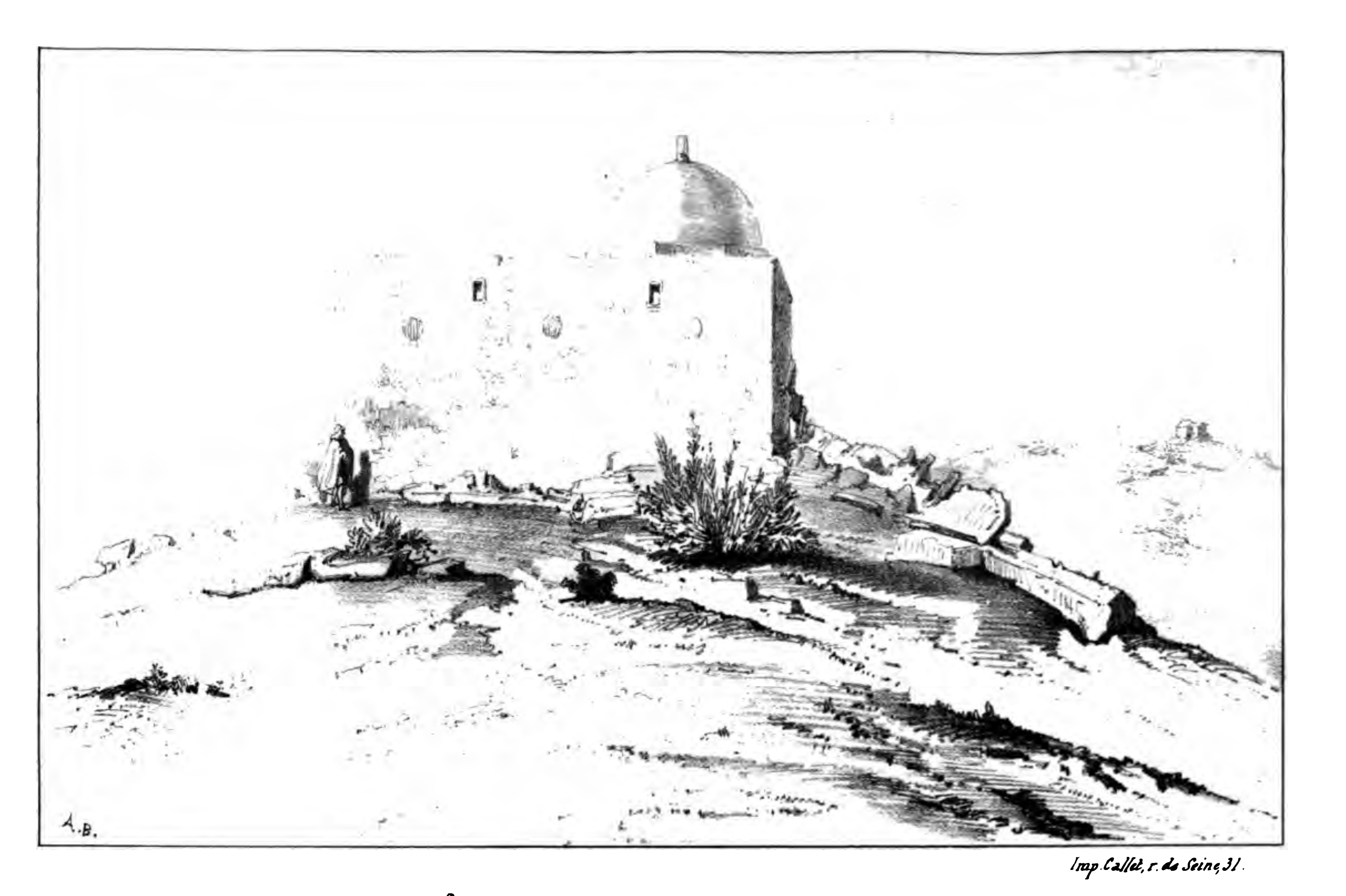
La vue qui s'offrit alors à nos yeux nous indemnisa largement des fatigues du chemin; mais qui pourrait décrire la beauté majestueuse de cette scène si profondément mélancolique? La plume d'un Châteaubriand y suffirait à peine!!

De quelque côté qu'il se dirige, l'œil ne rencontre autour du mont Hor que les cimes dénudées des montagnes de Seir se détachant sur le bleu du ciel en déchirures fantastiques. Vers le nord-est, cependant, un pic s'élève au-dessus des autres, portant au front le cachet de l'activité humaine. Ce rocher, magnifiquement sculpté, forme le couronnement de l'un des principaux monuments de Pétra[2]; partout ailleurs l'immense panorama est comme l'image du chaos.

A la première impression de surprise produite par l'as-

[1] J'avais alors pour compagnon de voyage M. Montfort, peintre distingué et bien connu.

[2] Ce monument, nommé Ed-Deir (le couvent) par les Arabes, est im-



Imp. Callet, r. de Seine, 31.

VUE EXTÉRIEURE DU TOMBEAU D'AARON
Sur le Mont Hor.

pect de cette nature bouleversée, succède bientôt un sentiment de terreur : le silence de cette solitude, plus éloquent que tous les échos de la terre, fait retentir au fond de l'âme du spectateur la parole adressée par le Tout-Puissant au prophète Ezéchiel quand il lui dit : « Fils de l'homme, tourne ta face contre la montagne de Seir, prophétise contre elle et dis-lui : Je réduirai la montagne de Seir en désolation et en désert, et j'en éloignerai tous ceux qui la fréquentaient[1]. »

Au temps où les prophètes[2] tenaient ce langage, Seir, c'est-à-dire l'Idumée, l'Arabie-Pétrée, était dans un état de splendeur et de puissance raconté par les historiens[3], chanté par les poëtes[4] et constaté par la grandeur, le nombre et la magnificence des monuments de Pétra[5].

Mais, dira-t-on peut-être, les sociétés de l'Asie ont toutes disparu les unes après les autres; la corruption de leurs mœurs était l'indice fatal de leur ruine. Ceux que

mense. Comme tous les autres, il est monolithe. La rampe qui y conduit, taillée dans le rocher, est elle-même un ouvrage gigantesque.

[1] Ezéchiel, XXXV, 1 et suiv. jusqu'à la fin du chapitre.

[2] Ezéch., XXV, 12; XXXII, 29; XXXV, 2 jusqu'à la fin. *Voy.* aussi Jérémie, Isaïe, Amos et Malachie.

[3] *Vide Plinii Hist. nat.*, lib. VI, c. XXVIII; Diod. Sic., t. VIII, p. 416; Fl. Jos. *Ant.*, c. II, 1; Strabo, p. 779.

[4] *Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas* (Virg., *Georg.*, III, 12). *Arbustis palmarum dives Idume* (Lucan., *Pharsal.*, III, 216).

[5] *Voy.* les belles planches du *Voyage en Arabie-Pétrée* par MM. Léon de Laborde et Linant.

vous nommez des prophètes inspirés n'étaient que des hommes d'un jugement sain; en voyant le fait, ils annonçaient ses conséquences logiques, voilà tout; pour expliquer leur clairvoyance, il n'y a pas besoin de faire appel à l'inspiration divine, la raison humaine y suffit parfaitement.

L'objection paraîtrait spécieuse si les prophètes s'étaient bornés à prédire sommairement la ruine des nations contre lesquelles ils fulminaient les jugements de la justice éternelle; mais loin de rester dans les généralités banales qui peuvent s'appliquer à tous les lieux, ils sont, au contraire, entrés dans des détails dont la prévision défie la sagacité humaine et démontre surabondamment l'inspiration divine.

Pour justifier cette assertion, il suffirait de rapprocher les prophéties annonçant à la postérité des fils jumeaux d'Isaac les destinées si différentes qui les attendaient dans la suite des siècles.

Aux enfants d'Esaü, établis dans cette portion de l'Arabie qui entoure le mont Hor, la voix prophétique annonçait une condamnation radicale, une destruction complète, définitive: « Je vous réduirai en désolation éternelle, » dit-elle de la part du Tout-Puissant, « vos villes ne seront plus habitées[1]. »

[1] Ezéch., XXV, 8, 12 et suiv.; XXXV, 1 jusqu'à la fin. Isaïe, XXXIV, 5 et suiv.

Aux enfants de Jacob, l'Eternel fait entendre une menace toute différente : « A cause de vos prévarications, disent les prophètes à ceux-ci, vous serez dispersés parmi les nations de la terre, moqués, bafoués par les étrangers et jusque par les petits enfants [1]; mais vous ne vous confondrez pas avec les autres peuples, vous subsisterez jusqu'à la fin des temps et l'Eternel se souviendra de vous [2]. »

La lignée d'Esau n'existe plus; les villes qu'elle habitait sont désertes; la prophétie en ce qui la concerne est littéralement accomplie.

Quant aux enfants de Jacob, ils errent toujours au milieu des nations, accumulant l'or et l'argent [3], ne se confondant avec aucun peuple, et offrant ainsi au monde, depuis dix-huit siècles, un spectacle unique dans les fastes de l'humanité.

Malgré l'attrait de ces rapprochements qui multiplieraient à l'infini les preuves de l'inspiration divine

[1] La dispersion d'Israël est prédite en cent endroits des saintes lettres; j'en indiquerai seulement quelques-uns pour ne pas surcharger ces pages de renvois trop nombreux. (Voy. *Lévitique*, XXVI, 33 et suiv.; *Deut.*, IV, 27; XXVIII, 25 et suiv.; Jérémie, XV, 4; XVI, 13; XXIX, 18; Ezéchiel, XXII, 15; Isaïe, III, 4, 12, etc., etc.)

[2] *Lévitique*, XXVI, 45; *Deut.*, IV, 30 et suiv.; Jérémie, XXX, XXXI; Isaïe, XLIX, 7 et suiv.; LIX, 20; LXI, LXII.

[3] Isaïe, LX, 9 et suiv.

des saintes Ecritures, il faut mettre un terme à cette digression et reprendre le récit un moment interrompu.

Le petit monument recouvrant le tombeau d'Aaron est, disions-nous, de fabrique arabe : il forme un carré allongé, couvert d'une terrasse à l'extrémité de laquelle s'appuie une coupole revêtue d'un enduit de chaux mélangée de gros sable. L'appareil des murs présente des matériaux variés : à côté de morceaux de marbre, de pierres bien taillées et même sculptées, de tronçons de colonnes enchâssés dans la maçonnerie avec une certaine symétrie, on voit des moellons tout à fait bruts, évidemment empruntés aux rochers environnants, par les ouvriers qui ont élevé la fabrique moderne.

La porte donnant accès dans l'intérieur s'ouvre près de l'angle sud-ouest de l'oualy ; en la franchissant, on descend par deux marches dans une salle mesurant six mètres sur neuf, dont la voûte ogivale s'appuie d'un côté sur les murs, de l'autre sur deux piliers disposés de façon à diviser le monument en deux nefs d'égales dimensions. Le sol est recouvert de grandes dalles polies et bien ajustées, mais dont plusieurs ont été soulevées et brisées probablement par les chercheurs de trésors. Vers l'angle nord-est de la chambre s'élève un beau sarcophage de pierre, de trois mètres de longueur sur un mètre de hauteur et quatre-vingts centimètres de lar-

MÉMOIRE DE M. DE BERTOU, SUR LE TOMBEAU D'AARON.

A.B.

Imp. Callet. r. de Seine, 31.

geur. Les parois latérales de ce sarcophage présentent trois compartiments divisés par des colonnettes sur les chapiteaux desquelles s'appuient des ogives ornées de cordons délicatement fouillés. Du côté de la tête, se dresse un fût de colonne semblable à ceux qui ont été employés dans la construction des murailles; du côté opposé, le panneau est occupé par un cartel couvert de beaux caractères coufiques[1]. Le sarcophage est un monolithe calcaire d'un grain fin, serré et n'ayant aucune analogie avec la roche du mont Hor; l'inscription ainsi que les ornements sont sculptés en relief dans la masse.

Une double draperie couvre le monument : l'une est verte en l'honneur du prophète; l'autre, destinée sans doute à protéger la première, est en indienne rouge et jaune; toutes deux tombent en lambeaux et sont couvertes d'une épaisse couche de poussière.

Au-dessus, comme tout autour du sarcophage pendent, accrochés aux murailles ou à la voûte de l'oualy, une foule d'ex-voto déposés là par les visiteurs pieux. Ce sont des œufs d'autruche ornés de glands de différentes couleurs, des objets en verroterie, des fragments de

[1] MM. Irby et Mangles ont pris ces caractères coufiques pour des caractères hébreux, et, ce qui paraîtra encore plus extraordinaire, ces voyageurs, ayant copié l'inscription, la firent traduire à Saint-Jean-d'Acre, où on leur dit qu'elle contenait le nom d'un juif et de sa famille. (*Travels*, ch. VIII, p. 134.)

harnais, plus particulièrement ceux dont les Arabes enrichissent la bride ou le poitrail de leurs chevaux, des glands de poil de chameau et une foule d'autres menus objets du même genre.

Tant de témoignages rendus à cette sculpture sembleraient indiquer que c'est celle du Nebi (du prophète) lui-même; il n'en n'est rien cependant, et nos guides affirmèrent que ce tombeau était celui de la jument d'Aaron.

Deux grandes marmites de cuivre sont déposées là pour l'usage des vrais croyants qui viennent offrir des sacrifices sur le tombeau du Nebi. L'une, destinée aux holocaustes de chameaux, est immense; l'autre, réservée aux petites gens ne sacrifiant qu'une chèvre ou un mouton, a une capacité en rapport avec cette modèste destination. Le mobilier de l'oualy est complété par un gros lampion alimenté de mèche et de graisse par la munificence des visiteurs. Nos cicerone improvisés allumèrent ce luminaire infect, donnant plus de fumée que de clarté, et offrirent de nous montrer le véritable tombeau du prophète.

En les suivant, nous trouvâmes dans l'angle nord-ouest de la chambre un escalier descendant par quatorze marches dans un souterrain large d'un mètre sur deux et demi de longueur, absolument privé d'air et de lumière. Au fond de ce corridor s'élève un petit autel dont



TOMBEAU D'AARON

la tablette supporte une sorte d'urne ayant à peu près la forme d'un quart de sphère [1].

L'urne et toute la partie évidée formant niche au-dessus de la table de l'autel étaient garanties, autrefois, par un grillage de lames de cuivre; mais les gonds rongés par la rouille ayant cessé de soutenir cette clôture, les Arabes ont suspendu les grilles à une barre de bois fixée dans les parois du caveau [2].

Telle est la sépulture du grand-prêtre, de celui à qui l'entrée de la terre promise fut interdite en punition de sa prévarication aux Eaux de contradiction où il avait manqué de confiance en Dieu [3].

Avant de quitter le souterrain, nous nous assurâmes par un examen minutieux qu'il ne s'y trouvait aucune trace quelconque d'inscription; nous n'y découvrîmes pas autre chose qu'un morceau de bois grossièrement taillé et une colonnette de pierre à huit pans, d'un travail tout à fait commun. De retour dans la chambre supérieure, nous y reconnûmes plusieurs socles et chapiteaux corinthiens gissant çà et là sur le dallage.

Après avoir dessiné le tombeau souterrain, l'intérieur

[1] La tablette est à 1 mètre au-dessus du sol, sa surface est de 1 mètre sur 30 centimètres.

[2] *Voy.* pl. III.

[3] *Vide sup.*, p. 58, 59.

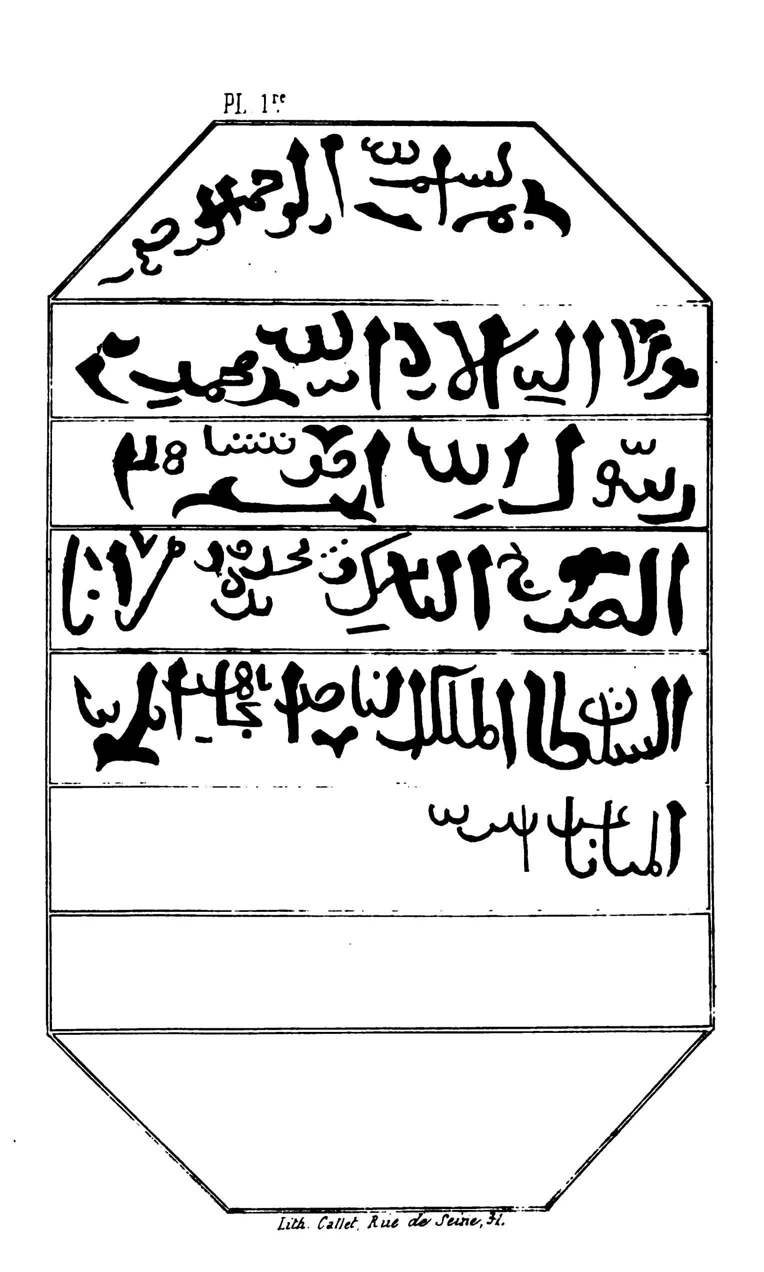
et l'extérieur du qoubbet [1], j'aurais voulu transcrire aussi l'inscription arabe du grand sarcophage; malheureusement le temps et la lumière me firent défaut; je ne pus copier que les cinq premières lignes et le commencement de la sixième; il fallut laisser en blanc les deux dernières et céder aux instances des guides qui depuis longtemps nous pressaient de partir. Ils alléguaient que le soleil étant déjà couché, nous courrions risque d'être surpris par l'obscurité avant d'avoir gagné le bas de la montagne, et qu'alors il deviendrait impossible de sortir des difficultés qui nous attendaient à la descente. L'argument n'était pas sans valeur; il eût cependant manqué son effet si l'affaiblissement de la lumière n'avait rendu la fin du travail impossible.

J'emportais ma copie incomplète, bien convaincu d'avance que la date du monument et le nom de celui en l'honneur de qui il fut érigé restaient dans les deux lignes non copiées; cette appréhension était malheureusement trop fondée.

Voici ce qui se lit dans les premières lignes : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est l'envoyé de Dieu. A ordonné de construire cet édifice (sur ce lieu) élevé, notre maître le sultan el Maleck Ennasser, le prince pro-

[1] قبة Qoubbet (dôme) se dit d'un monument surmonté d'un dôme.

Pl. 1re



Lith. Callet, Rue de Seine, 31.

tecteur, le zélé pour la guerre sacrée, le défenseur des frontières. . . . .

. . . . »

M. Reinaud, le savant académicien à qui je dois cette traduction, pense que le prince dont il s'agit ici doit être un des sultans mamelouks qui ont régné en Egypte, et la forme des caractères imités aussi fidèlement que l'a permis la précipitation du moment, lui fait augurer que l'inscription doit remonter au XIV[e] ou XV[e] siècle de l'ère chrétienne. Espérons qu'un autre voyageur, mieux servi par les circonstances, apportera bientôt le complément de cette copie tronquée.

De ce monument connu des Arabes sous le nom de tombeau d'Aaron, que peut-il y avoir de vraiment antique? Ce n'est pas l'oualy, il est évidemment de construction arabe et de date récente. Ce n'est pas non plus le tombeau dit du « Faras-en-nebi » (de la jument du prophète), nous avons vu qu'il remonte à trois ou quatre siècles environ. Il ne reste donc en question que le souterrain dans lequel les Arabes vénèrent la sculpture du grand sacrificateur. Ici, la critique s'arrête devant une tradition dont l'origine est inconnue, mais qui a pour elle deux faits également incontestables, à savoir: que la montagne dont il s'agit est bien positivement le mont Hor; et qu'Aaron mort sur cette montagne y a été enseveli. Que pourrait-on invoquer contre la tradition?

Que son authenticité n'est pas démontrée; mais le contraire l'est-il davantage ? Ce ne sont assurément ni les Grecs ni les Romains qui auront élevé un monument à la mémoire du grand prêtre des Juifs; il faut donc en faire remonter l'origine aux Hébreux eux-mêmes et reconnaître que les colonnes, les morceaux de marbre et de granit, se trouvant aujourd'hui sur le sommet du mont Hor, y sont très-probablement depuis le temps où David avait soumis à sa domination le pays des Iduméens [1].

Je ne ferai plus qu'une remarque au sujet de la sépulture d'Aaron; elle m'est suggérée par le mystère dont celle de Moïse se trouve environnée. A propos de cette dernière, on lit au *Deutéronome:* « Et il l'ensevelit dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Phogor (Beit-Peor), et personne n'a connu son sépulcre jusqu'à aujourd'hui [2]. »

En effet, on ne connaît pas la sépulture du législateur des Hébreux. En inventant un tombeau de Moïse, les Musulmans, dans leur grossière ignorance de la géographie biblique, l'ont placé de l'autre côté du Jourdain, au sommet d'un pic dominant la rive occidentale de la mer Morte.

[1] Les Iduméens furent soumis à David (I *Paralip.*, XVIII, 13). Le même fait attesté II *Rois*, VIII, 14 et suiv.

[2] *Deut.*, XXXIV, 6.

Aucune déclaration n'avait voué à l'oubli la sépulture d'Aaron; toute l'assemblée du peuple savait qu'elle était sur le mont Hor [1], et la tradition, passant des Hébreux aux Arabes, est arrivée jusqu'à nous.

L'authenticité du tombeau du Djebel-Hor repose sur des probabilités; mais ces probabilités ont un tel caractère de vraisemblance que pour ma part, et jusqu'à preuve contraire, je tiens la tradition comme suffisamment justifiée.

Les Israélites partent du mont Hor pour se rendre à Asion-Gaber par le chemin de la mer Rouge.

Après la mort d'Aaron, quand le peuple l'eut pleuré durant tout un mois, il s'ébranla de nouveau pour aller chercher ailleurs un passage que le roi d'Edom venait de lui refuser: « Et ils partirent de la montagne de Hor, » est-il dit au livre des *Nombres* [2], « par le chemin qui conduit à la mer Rouge, pour contourner la terre d'Edom, etc. »

Cette marche des Israélites pour contourner la terre

[1] Le groupe dont le mot Hor fait partie limitait les possessions des Israélites vers le S.-E. (voy. *Nomb.*, XXXIV, 3, 7, 8; Ezéch., XLVII, 19).

[2] *Nomb.*, XXI, 4.

d'Edom est facile à suivre sur le terrain, nous allons bientôt en avoir la preuve; mais la rencontre du peuple avec le roi d'Arad, dont il est fait mention dans les premiers versets du même chapitre des *Nombres*, semble d'abord présenter une difficulté dont toutefois nous espérons donner une solution satisfaisante.

En quittant le pied du mont Hor pour gagner le chemin de la mer Rouge (l'Ouadi-Araba), les Israélites descendirent la pente occidentale de la montagne de Seir (Djebel-Esh-Shera), en suivant le ravin connu aujourd'hui sous le nom de Ouadi-Aaroun, car il n'y a pas d'autre voie praticable.

Le petit cours d'eau qui a ouvert sur le flanc de la montagne cette route naguère si fréquentée, coule d'abord sur un sol presque horizontal; bientôt la pente du terrain devient rapide, le lit du ruisseau se creuse, les escarpements du ravin s'élèvent, et à droite comme à gauche se montrent des arasements de petits murs comme il y en a dans tous les pays de montagnes pour retenir la terre végétale. Le petit cours d'eau transformé par les pluies de l'hiver en un torrent impétueux a détruit les murs, la terre a disparu, et là où mûrissaient autrefois de riches moissons, il ne reste plus aujourd'hui qu'un sol aride, calciné par les rayons d'un soleil brûlant.

Après avoir suivi les méandres du ruisseau pendant une vingtaine de minutes, on se trouve en face d'un hy-

pogée dont l'ouverture béante regarde vers le mont Hor. Cette sépulture isolée, si près du tombeau d'Aaron, fait songer à Marie sa sœur, qui mourut près de là et y fut ensevelie.

Toutefois, il faut s'empresser de dire que ce rapprochement n'a point de fondement scientifique[1].

A mesure que l'ouadi descend sur le flanc de la montagne, son lit se creuse de plus en plus et la nature du terrain se modifie : çà et là des blocs de granit rose et de porphyre percent les couches du terrain d'alluvion qui les recouvre et commencent à montrer leurs masses imposantes. Le ruisseau coule en murmurant, tantôt à ciel ouvert, tantôt caché sous les rochers, et plus souvent encore à l'ombre des lauriers roses, croissant sur ses bords partout où leurs racines trouvent un peu de terre végétale. Du milieu de ces fourrés émaillés de fleurs charmantes, s'échappent des myriades de perdreaux rouges.

Quel est le nom de cet oiseau? demandez-vous à vos guides. « Katha[2], » répondent les Arabes du désert. En

[1] Saint Jérome parle de la sépulture de Marie comme étant visible, de son temps, dans ces parages (*Loc. hebr.*).

[2] قطا Katha. L'abondance de ces oiseaux dans les ruines de Pétra dépasse les limites de la vraisemblance. En les entendant passer par milliers au-dessus de nos tentes, nous les prîmes d'abord pour des nuées de corneilles ; mais dès que le jour se leva, nous reconnûmes notre erreur. Burkhardt avait signalé le même fait en des termes qui méritent d'être remarqués : « Ces oiseaux volent en si grand nombre, dit-il, que des enfants arabes en tuent souvent

ouvrant la Bible au xxxiv[e] chapitre d'Isaïe, vous y lisez, au verset 11 : « (La terre d'Edom) sera abandonnée au Kath, etc. » Qu'est-ce que le Kath ou Katah de l'Ecriture? Peut-on l'identifier avec le Katha des Arabes? La question vaut la peine d'être examinée, non-seulement au point de vue du sens biblique, mais aussi de la physiologie et de l'histoire naturelle.

Il règne une grande incertitude parmi les traducteurs de la Bible sur la manière d'interpréter le Kath. Dans la version de la Vulgate, mise en français par Le Maistre de Sacy [1], le Kath, rangé parmi les oiseaux impurs dont Moïse défend l'usage aux Israélites, est rendu par « l'onocrotalus » au livre du *Deutéronome* [2]. Au livre des *Psaumes*, le Kath devient le pélican [3]. Au livre d'Isaïe, le Kath, qui doit posséder la terre d'Edom, s'appelle le « butor [4], » et c'est encore ainsi qu'il reparaît au livre de Sophonie [5]. Dans la traduction de M. de Genoude [6], aux

deux ou trois à la fois rien qu'en jetant un bâton au milieu de la volée (*Travels in Syria*, p. 406). Le D[r] Robinson, à son tour, parle de ces oiseaux en rappelant que leur grande abondance dans cette contrée avait fait naître l'idée qu'il y aurait peut-être un rapprochement à faire avec les cailles envoyées aux Israélites pendant leur voyage dans le désert. (*Bibl. rescar.*, t. II, p. 620.)

[1] Trad. sur la *Vulgate* par Le Maistre de Sacy, édit. Paris.

[2] *Deut.*, XIV, 18.

[3] *Psaumes*, CI, 6.

[4] Isaïe, XXXIV, 11.

[5] Sophonie, II, 14.

[6] Traduct. nouvelle par M. de Genoude, édit. diamant.

livres d'Isaïe et de Sophonie, le *pelican* est substitué au *butor*. Dans les bibles protestantes[1], le Kath est rendu, au même verset du *Deutéronome*, par la « cigogne; » aux *Psaumes*[2], dans Isaïe comme dans Sophonie, par le « cormoran. »

Les lexiques hébreux varient également entre eux sur la manière de rendre le Kath et ne s'accordent guère que pour en faire un oiseau aquatique[3]; or, je le demande, quelle probabilité y a-t-il que le prophète Isaïe eût choisi un oiseau aquatique pour lui attribuer la possession de la terre d'Edom, terre montagneuse, remarquablement sèche et brûlée? Autant fallait-il prophétiser qu'elle deviendrait l'habitation des poissons de la mer!

Les philologues et les naturalistes ne sont pas tenus d'enchaîner leur science à la parole des prophètes; mais ceux-là même qui auraient le malheur de ne pas croire au secours divin qui inspirait ces historiens de l'avenir, ne voudront pas du moins leur refuser le vulgaire bon sens, et c'est assez pour éloigner la supposition que le Kath d'Isaïe puisse être le pélican, le cormoran, ni aucun autre oiseau aquatique.

S'il paraît impossible que le Kath d'Isaïe soit un oiseau

[1] Trad. de David Martin, édit. stéréotype. Londres, 1835.

[2] *Psaumes*, CII, 6.

[3] Gesenius.

aquatique, il faut aussi reconnaître qu'il n'est pas plus probable que le Katha des Arabes (la perdrix rouge) ait été rangé par Moïse au nombre des oiseaux impurs.

Qu'est-ce donc que le Kath? Ne serait-il pas possible de distinguer entre le Kath de Moïse et celui d'Isaïe? Moïse avait passé toute sa jeunesse sur les bords du Nil où le pélican, le cormoran, la cigogne sont très-abondants; il paraît indubitable que l'oiseau dont il défendit l'usage sous le nom de Kath était un de ceux-là.

Mais le prophète Isaïe, en parlant aux habitants des montagnes de Seir, ne pouvait assurément pas avoir l'idée que leur pays, qu'il dépeignait d'avance comme nous le voyons en effet aujourd'hui, brûlé et desséché, deviendrait l'habitation des oiseaux qui vivent ordinairement dans les marais ou sur le bord des fleuves.

En présence des considérations qui viennent d'être exposées, serait-il trop téméraire d'assimiler le Kath d'Iaïe au Katha des Arabes, en admettant une légère modification de forme et d'orthographe?

Aucun des lexiques que j'ai consultés ou que mes amis ont consultés pour moi, ne justifie l'assimilation du Kath des Hébreux avec le perdreau rouge si abondant en Idumée; mais une note placée par le Dr Keith au bas de la page 254 de son livre sur l'accomplissement des prophéties, indique qu'il a été plus heureux, car il cite l'autorité de Simonis; voici cette note: « קאת Kath, a species

of partridge, it is sometimes written in the original, Katha. Onkel, קתא vide Simonis Lexicon, p. 1393. »

Sans insister davantage sur ce trait de l'histoire naturelle de l'Idumée, il serait difficile de ne pas faire remarquer à quel point il semble justifier l'espèce de défi porté par le prophète Isaïe, précisément à propos des animaux énumérés par lui-même, comme devant être un jour les seuls habitants de la terre d'Edom [1], quand il dit: « Cherchez et lisez avec soin dans ce livre du Seigneur, et vous trouverez qu'il ne manquera rien de ce que j'annonce, etc. [2]. »

Les vestiges d'un aqueduc ruiné se voient encore sur la rive gauche de l'Ouadi-Aaroun. Où ce conduit emportait-il l'eau du torrent? Peut-être au château el Aswit, visité par le sultan Bibars quand il traversa ce défilé en se rendant à Carak, comme nous l'apprend Nowairi, écrivain arabe, cité par M. Quatremère [3].

Après avoir marché pendant deux heures et demie sur la pente rapide conduisant au chemin de la mer Rouge, on atteint un point nommé Nacb-er-Roba [4] où l'ouadi se

[1] Le Katha est nommé le premier comme devant, avec le butor, *posséder l'Idumée*; les autres animaux nommés à la suite doivent se rencontrer dans le pays, y habiter; mais *la possession* de la contrée est dévolue au Katha.

[2] Isaïe, XXXIV, 16.

[3] M. Quatremère, *Mémoire sur les Nabathéens*, p. 27.

[4] نقب الرباع (Nacb-er-Roba). Nowairi, cité par M. Quatremère, écrit le même nom نقب الرباعى (Nacb-er-Robaï). *Mém. sur les Nabath.*, p. 28.

bifurque. L'une des branches inclinant vers le nord-ouest, conduit vers Hébron; l'autre, appuyant au sud-ouest, est suivie par les voyageurs qui se rendent à Akaba, au Sinaï ou en Egypte. Toutes deux débouchent dans la vallée d'Araba.

La séparation de l'Ouadi-Aaroun en deux branches se dirigeant l'une vers la mer Morte, l'autre vers la mer Rouge, pourrait bien donner la solution de la difficulté que je signalais précédemment à propos de cette rencontre des Israélites avec le roi d'Arad, mentionnée au début du xxie chapitre des *Nombres*. Précisons d'abord en quoi consiste cette difficulté :

Le xxe chapitre des *Nombres* rend compte de ce qui advint aux Israélites depuis leur arrivée à Cadès au désert de Sin jusqu'après la mort d'Aaron, et le dernier verset de ce chapitre nous montre le peuple arrêté au pied du mont Hor pleurant la mort du grand prêtre. Voilà donc le peuple au milieu des montagnes de Seir, à une faible distance de Pétra, dans une contrée dont la situation géographique est désormais parfaitement connue.

Jusqu'ici point de difficulté, et il n'y en aurait pas non plus dans ce qui suit si ce récit passait du dernier verset du xxe chapitre au quatrième verset du chapitre suivant, où il est dit en parlant du peuple : « Ensuite, ils partirent de la montagne de Hor, par le chemin qui mène à la mer

Rouge, pour aller autour du pays d'Edom, etc. [1] » Ce qui constitue la difficulté ressort des trois premiers versets du chapitre xxi, racontant dans les termes suivants une action accomplie sur un théâtre éloigné de la montagne de Hor et du quartier dans lequel se trouvait alors le peuple : « Arad, roi des Cananéens, qui habitait vers le midi [2], » lit-on dans ce récit, « ayant appris qu'Israël était venu par le chemin des espions, combattit contre Israël, et l'ayant vaincu, il en emporta des dépouilles; mais Israël s'engagea par un vœu au Seigneur, en disant : Si vous livrez ce peuple entre mes mains, je ruinerai ses villes... Le Seigneur exauça les prières d'Israël et lui livra les Cananéens, qu'il fit passer au fil de l'épée, ayant détruit leurs villes; et il appela ce lieu Horma, c'est-à-dire anathème [3]. »

L'Itinéraire général, sans entrer dans les mêmes détails, signale l'intervention d'Arad, roi des Cananéens, et cela précisément aussi entre les versets qui mentionnent la mort d'Aaron sur le mont Hor et le départ du peuple quittant le pied de cette montagne pour descendre le chemin de la mer Rouge [4].

[1] *Nomb.*, xxi, 4.

[2] Le midi de la terre de Canaan. *Juges*, I, 17.

[3] *Nomb.*, xxi, 1, 2, 3. Les Israélites emploient ce nom qui signifie anathème, pour indiquer le lieu d'une défaite subie par eux-mêmes ou par l'*ennemi*.

[4] *Nomb.*, xxxiii, 38, 39, 40, 41.

Les circonstances de la rencontre indiquée au XXIe chapitre des *Nombres* indiquent clairement une scène étrangère au voisinage du mont Hor. En effet, le chemin des espions monte de la plaine de Pharan sur le plateau de Canaan par une déchirure du Djebel-Yémen à plus de cent kilomètres au nord du mont Hor; le pays d'Arad est à l'extrémité méridionale du plateau de Canaan [1] et Horma est au pied de ce plateau, dans le voisinage de Cadès-Barné. Comment le récit d'un combat livré si loin du mont Hor se trouve-t-il intercalé entre deux versets dont l'un constate la présence du peuple au pied de cette montagne et l'autre son départ de ce même point pour gagner le chemin de la mer Rouge?

De deux choses l'une, ou les versets relatifs à l'engagement des Israélites avec le roi d'Arad ne sont pas à leur place (ce que la concordance entre les deux parties du livre des *Nombres* ne permet guère de supposer); ou bien, s'ils n'ont pas été transposés, il faut reconnaître dans l'ordre où ils se produisent l'indice d'un mouvement stratégique qui a besoin d'être expliqué, et qu'on pourrait comprendre de la façon suivante:

Après que le peuple eut rendu les honneurs funèbres

[1] *Josué*, XII, 14; *Comp.*, X, 41; *Juges*, I, 16. Eusèbe et saint Jérome placent cette ville à 20 milles romains d'Hébron, là où l'on trouve encore aujourd'hui une citerne et des matériaux indiquant l'emplacement d'une ville au pied d'une colline nommée par les Arabes Tell-Arad تل عراد.

à Aaron, quand il fut question de quitter le mont Hor pour gagner le chemin de la mer Rouge, Moïse, voulant éviter l'encombrement d'une foule immense sur la pente rapide et encaissée par laquelle il allait s'avancer, divisa la multitude en plusieurs troupes.

Un premier détachement, envoyé en avant pour éclairer la route, se mit en marche. Arrivée à Nacb-er-Roba, cette avant-garde laissa à gauche l'ouadi Abou-Kshebi [1], conduisant vers Akaba et tournant à droite par l'Ouadi-er-Roba, alla prendre position dans le nord de la vallée d'Araba, vers les avenues de Canaan, de façon à surveiller les mouvements des Cananéens et à prévenir une attaque inopinée de leur part contre le gros du peuple, au moment où il déboucherait dans la grande vallée avec ses bagages et ses troupeaux.

Le roi d'Arad, de son côté, informé de la marche de l'avant-garde, supposa qu'elle menaçait ses frontières; il se porta à la rencontre des enfants d'Israël, les défit et emmena des prisonniers.

Pendant que son avant-garde était aux prises avec les Cananéens, Moïse quittait le mont Hor avec la masse du peuple [2], descendait dans l'Araba par l'ouadi Abou-Kshebi, et, informé de la déroute des siens, marchait à

[1] وادى ابو خشبى Ouadi-Abou-Kshebi.
[2] *Nomb.*, XXI, 4.

leur secours, culbutait l'ennemi un moment vainqueur et le repoussait jusqu'à Horma [1].

Fermons maintenant la parenthèse et reprenons la description de la route suivie par Moïse.

Au-dessous de Nacb-er-Roba, la branche inclinant vers le sud-ouest prend le nom d'Ouadi-Abou-Kshebi; la branche se dirigeant au nord-ouest, celui d'Ouadi-er-Roba. Soit que l'on suive l'une ou l'autre direction, il faut marcher encore pendant environ quatre heures, au delà de Nacb-er-Roba, avant de gagner le bas de la montagne; en sorte qu'on n'emploie pas moins de six heures et demie pour descendre par une pente, presque toujours très-rapide, depuis la plaine d'Aaron jusqu'au chemin de la mer Rouge (l'ouadi Araba).

L'ouadi Er-Roba, comme l'ouadi Abou-Kshebi, sont encombrés de belles masses de granit rose et de porphyre, servant de premier plan au tableau que présentent les montagnes de Seir quand le soleil couchant les colore de ses rayons embrasés.

Il faut avoir vu les magnifiques effets de lumière dont l'Arabie a le monopole, pour savoir à quel point ils défient la plume des poëtes et jusqu'à la palette des plus grands coloristes. L'âme immortelle peut bien emporter

[1] *Nomb.*, XXI, 3.

l'image de ces scènes sublimes loin du cadre dans lequel il a plu au Créateur de les fixer; elle en garde un impérissable souvenir, mais sans pouvoir jamais en produire aucune copie.

Parvenu au pied de la montagne de Seir, l'ouadi Abou-Kshebi [1] débouche dans l'ouadi Araba, immense vallée si justement nommée dans la Bible *le chemin de la mer Rouge.*

En avançant dans l'ouadi Araba vers le sud, on arrive bientôt au point connu des Arabes sous le nom de *Es-Sathé*, le sommet, le toit, et selon l'expression de mes guides, *l'endroit ayant deux pentes* [2].

Cette désignation, si conforme au relief du terrain, a été contestée par le Dr Robinson. Le savant voyageur, qui n'avait point visité le lieu dont il s'agit, a voulu placer ailleurs le point de partage entre les deux vallées. Il a prétendu que l'expression es-sathé, applicable à la terrasse des maisons, ne pouvait jamais l'être à un endroit ayant deux pentes, « attendu, dit-il, que le toit des maisons en Orient est horizontal et n'a pas deux pentes [3]. » Le docte critique n'a pas songé, en écrivant cette phrase,

[1] D'autres voyageurs ont nommé ce même ravin « Ouadi-Abou-Sheykh, » comme M. Stanley, par exemple (*Sinaï and Palestine*, p. 85).

[2] السطح Es-Sathé.

[3] *Bibli. resear.*, t. II (*Notes and illustrations*, XXXVII, p. 668).

que les Arabes nomades usant de cette image ne vivent pas dans des maisons à toit plat, mais sous des tentes dont la couverture à double pente est toujours nommée par eux « es-sathé. »

Le point de la vallée, nommé Es-Sathé par mes guides de la tribu des Djahélins, a été désigné, dix années plus tard, à M. Stanley par des Arabes Alouins sous le nom de Chragi-er-Rishi (saddlebags of feathers).

Les deux dénominations impliquent la même pensée : le toit de la tente arabe ou le bât du chameau, c'est toujours l'image du sommet où se réunissent les deux pentes s'inclinant de là vers l'une et l'autre mer. Quant à la position géographique de ce point intéressant, elle a été indiquée par les Arabes à M. Bartlett comme à M. Stanley, à quatre heures au nord de l'ouadi Garendel, une heure avant l'entrée de l'ouadi conduisant au mont Hor (l'ouadi Abou-Kshebi), précisément où je l'avais placée sur mon Itinéraire publié en 1839.

En examinant la configuration du terrain, on est frappé de la sagacité dont les Arabes ont fait preuve en reconnaissant et nommant le point où se rencontrent les deux pentes opposées. Au nord d'Es-Sathé, la vallée descend vers la mer Morte sous le nom d'Ouadi-el-Araba, au sud elle s'abaisse vers la mer Rouge sous celui d'Ouadi-el-Akaba; et bien que le nom d'Araba soit souvent employé pour désigner la vallée depuis une

mer jusqu'à l'autre; il est cependant certain que les Arabes qui connaissent le mieux le pays donnent le nom d'Akaba à la portion de la vallée située au sud d'Es-Sathé.

La séparation des bassins de la mer Morte et de la mer Rouge a été attribuée quelquefois à un soulèvement volcanique survenu dans la contrée, à une époque contemporaine de la ruine des villes de la Pentapole. Les partisans de cette hypothèse pourraient être tentés d'invoquer en sa faveur les traces volcaniques qui existent dans l'ouadi Abou-Kshebi, vers l'endroit où il débouche dans l'ouadi Araba, non loin d'Es-Sathé [1].

Le rapprochement entre le fait et la cause semble se présenter ici de lui-même; mais la conclusion logique de ce rapprochement aurait contre elle les traits les plus saillants de la configuration du pays. D'ailleurs, avant d'assigner à la mer Morte une origine postérieure à l'âge géodésique de la contrée tout entière, il faudrait d'abord expliquer où se déchargeaient le Jourdain et les torrents montagnards quand leurs eaux ne formaient pas un lac au fond de cette vallée de Siddim qui n'a jamais pu avoir d'écoulement vers la mer Rouge, puisque son niveau est de plus de quatre cents mètres inférieur au sien.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question; elle

[1] *Vide sup.*, p. 47.

a été traitée ailleurs et pourra être reprise dans un autre travail; quant à présent, il faut retourner à l'Itinéraire des Israélites.

Le peuple suivit donc la grande vallée jusqu'à Elath et Asion-Gaber [1]; arrivé là, l'Eternel lui dit: Vous avez tourné assez longtemps autour de cette montagne, allez vers le septentrion [2].

D'après les indications du *Deutéronome*, l'assemblée, en quittant le mont Hor, se serait rendue à Gadgad et de là à Jetebatha [3]; tandis que, selon le livre des *Nombres*, elle aurait campé d'abord à Oboth [4] et ensuite à Jeabarim [5].

L'Itinéraire apporte encore une autre variante à l'énumération des étapes, en en plaçant deux, Salmona et Phunon [6], avant l'arrivée à Oboth.

Ici, comme dans tout le cours de ce long voyage de quarante années, le sens général des indications bibliques concorde avec les principaux traits de la topographie du pays, et pourvu qu'on ne s'obstine pas à la recherche des noms propres, on peut déterminer les étapes du peuple

[1] *Deut.*, II, 8.
[2] *Deut.*, II, 3.
[3] *Deut.*, X, 7.
[4] *Nomb.*, XXI, 10.
[5] *Nomb.*, XXI, 11.
[6] *Nomb.*, XXXIII, 41, 42.

de Dieu, sinon avec certitude, du moins avec un certain degré de probabilité.

Avant de hasarder aucune supposition sur les divers lieux de halte, voyons d'abord comment il faut entendre l'ensemble de cette marche par le chemin de la mer Rouge.

M. de Laborde est d'avis que « les commentateurs en général ont donné à l'expression de la Bible trop d'extension, en faisant suivre aux Israélites l'ouadi Araba ou le chemin de la mer Rouge, le chemin d'Elath et d'Asion-Gaber jusqu'à l'une de ces deux villes [1]. » Il pense que les Israélites, entrés dans le chemin de la mer Rouge par l'ouadi Abou-Kshebi, en sortirent par l'ouadi Garandel [2]. Cette interprétation réduirait la marche des Israélites dans la grande vallée à une seule étape de huit à dix lieues, et dépouillerait de son sens naturel cette parole de Moïse rappelant au peuple « que, venu dans le chemin qui conduit à la mer Rouge, il avait *tourné longtemps* autour de la montagne de Seir [3]. » D'ailleurs, l'ouadi Garandel [4], descendant des cimes du Djebel-esh-Sheraa (les montagnes de Seir), aurait ramené les Israélites au

[1] *Comment. géog.*, p. 132.

[2] *Comment. géog.*, p. 132.

[3] *Deut.*, II, 1, 3.

[4] Il ne faut pas confondre cet ouadi avec celui du même nom débouchant dans le Ghor à l'extrémité S.-E. de la mer Morte (*voy.* la note 1, p. 94).

milieu de la contrée habitée par les descendants d'Esaü, qui venaient de leur barrer le passage, tandis que l'Eternel avait formellement ordonné à Moïse de se détourner de leur territoire en se bornant à passer par leurs frontières [1].

M. de Laborde avait d'abord voulu tracer l'Itinéraire des enfants d'Israël par l'ouadi Djetoum (qu'il écrit Jétum [2]), débouchant dans le chemin de la mer Rouge à dix ou douze kilomètres au nord d'Akaba, et passant derrière les montagnes de Seir pour se diriger vers Damas. Les considérations qui ont déterminé le docte commentateur à indiquer un autre tracé justifient-elles suffisamment le choix auquel il s'est arrêté? On va en juger :

« Du mont Hor au torrent de Zared, aujourd'hui Ouadi-el-Ahsa, dit M. de Laborde, en passant par l'ouadi Jetum (lisez Djetoum), il y a au moins soixante-cinq pénibles lieues. La Bible ne fournit que quatre stations; ce serait donc, par journées de marche, seize heures de route; » puis il ajoute : « Nous avons vu dans tout le voyage qu'il n'était pas permis de dépasser dix lieues, et que chaque

[1] *Deut.*, II, 1, 8.

[2] وادى جتوم Ouadi-Djetoum. Le Dr Robinson désigne la même vallée sous le nom de Ouadi-el-Ithm وادى الاثم (vallée du crime). Quant à moi, je n'ai entendu prononcer que le premier de ces deux noms; mais l'une et l'autre appellation s'appliquent certainement à la même vallée, dont la situation est parfaitement connue : c'est le chemin des caravanes qui vont se ravitailler à Akaba, en se rendant de Damas à la Mecque.

fois que la contrée exigeait une si longue marche, c'était l'occasion de murmures [1]. »

Le livre des *Nombres*, il est vrai, ne fait mention que de quatre campements entre le mont Hor et le torrent de Zared; mais le *Deutéronome* en ajoute deux autres, Gadgad et Jetebatha [2]; puis nous verrons bientôt comment ces deux derniers en introduisent forcément un troisième [3]. En sorte que la Bible ne fournit pas seulement les noms de quatre stations, car aux sept que nous venons d'indiquer il faudra encore en ajouter deux autres, comme on le verra bientôt, et leur nombre se trouvera ainsi porté à neuf. Si cette division fournissait encore quelque étape qui parût un peu longue, il n'y aurait pas lieu de s'en montrer surpris, puisque les Israélites en jugèrent ainsi et s'en plaignirent [4].

M. de Laborde invoque encore un autre argument contre le passage par la vallée de Djetoum : « On s'expliquerait difficilement, dit-il, comment, s'ils étaient venus si près de la mer Rouge, les Israélites ne se fussent pas arrêtés à Asion-Gaber comme ils l'avaient déjà fait en attendant le retour des espions [5]. »

[1] *Comment. géog.*, p. 132 (2e col.).
[2] *Deut.*, x, 7.
[3] *Vide* p. 94, 95.
[4] *Nomb.*, xxi, 4.
[5] *Comment. géog.*, p. 132 (2e col.).

Je comprends l'objection; elle serait en effet formidable si, adoptant le système de M. de Laborde, on faisait entrer Asion-Gaber dans l'Itinéraire du désert de Sinaï à Cadès de Pharan; mais la marche que nous avons suivie[1] ne soulève pas cette difficulté, et nous allons rencontrer la station d'Asion-Gaber près de l'ouadi Djetoum à la place qui lui appartient, entre le mont Hor et le torrent de Zared.

Pour reconnaître cette partie de la route, partons d'un fait avéré et d'un point bien connu : tout le monde convient qu'Aaron mourut au sommet du mont Hor et personne ne discute sur la position de cette montagne. Eh bien, le *Deutéronome*, après avoir rappelé la mort du grand-prêtre, ajoute : « De là (du mont Hor), ils vinrent à Gadgad d'où étant partis ils campèrent à Jetebatha, terre d'eau et de torrent[2]. » Munis de ce renseignement, ouvrons le livre des *Nombres* au chapitre de l'Itinéraire général et nous verrons qu'après Gadgad et Jetebatha, le peuple se rendit à Hebrona et de là à Asion-Gaber[3].

Ces quatre stations portent les numéros 32, 33, 34, 35; le numéro 36 ramène le peuple à Cadès de Sin et le numéro suivant le conduit au mont Hor. Il y a là évidem-

[1] Pour cette partie de l'Itinéraire, *Vide supr.*, p. 12 et suiv., 30 et suiv., 44, 88.

[2] *Deut.*, x, 7.

[3] *Nomb.*, xxxiii, 34, 35.

ment une erreur dans l'ordre des stations : la distance entre Asion-Gaber et Cadès étant de plusieurs journées de marche, il est évident que le rapprochement de ces deux noms, placés à la suite l'un de l'autre dans l'Itinéraire général, doit être attribué à l'erreur d'un copiste maladroit.

Voici comment l'Itinéraire pourrait être rectifié :

NUMÉROS de l'Itinéraire général. (*Nomb.*, XXXIII.)	NUMÉROS d'après l'ensemble des livres bibliques.	
36	37	Cadès de Sin.
37	38	Mont Hor.
32	39	Gadgad ou Hor Guidgad.
33	40	Jetebatha ou Jothbath.
34	41	Hebrona.
35	42	Asion-Gaber.

La solution que je propose exige, il est vrai, un certain remaniement de l'ordre des stations; mais les systèmes de tous les commentateurs, y compris celui de M. de Laborde, entraînent des modifications plus considérables, sans rétablir cependant dans la lettre des textes, la concordance qui existe si parfaitement dans leur esprit.

Rectifiée d'après les explications du journal des *Nombres* et du récit du *Deutéronome*, la partie de l'Itinéraire comprise entre le mont Hor et le torrent de Zared échappe

aux difficultés signalées par M. de Laborde; elle concorde avec les distances et s'ajuste facilement sur le terrain.

En partant du mont Hor, la première marche conduit le peuple à Gadgad ou Hor-Guidgad; où faut-il placer ce campement? Peut-être à Nach-er-Roba, à l'endroit où la route se partage en deux branches.

Il pourrait paraître plus naturel de marquer le terme de la première étape au bas de la montagne, au point où l'ouadi Abou-Kshebi débouche dans le grand chemin de la mer Rouge; mais cette division rapprocherait trop le premier campement du second qui doit certainement être placé à l'entrée de l'ouadi Garandel.

En effet, la seconde journée de marche aboutit à Jetebatha (ou Jotbath), terre d'eau et de torrent, comme dit la Bible. Cette qualification convient parfaitement à la vallée de Garandel, creusée par les torrents et dans laquelle on trouve des sources [1] autour desquelles croissent des palmiers, des tamarins et de l'herbe en assez grande abondance.

La fertilité de cette terre d'eau et de torrents invita sans doute les Israélites à y séjourner; mais en la quittant,

[1] عيون غرندل (Ayoun-Garandel). Burckhardt avait fait remarquer la grande ressemblance qui existe entre le nom de Garandel et celui d'Arindela, ancienne ville épiscopale de la Palestine Tertia. Mais les ruines de cette ville ont été retrouvées par MM. Irby et Mangles à l'entrée d'un autre ouadi Garandel, au S.-E. de la mer Morte.

ils eurent deux longues et pénibles journées de marche avant d'arriver à Asion-Gaber, et ce fut probablement pendant ce trajet qu'ils commencèrent de nouveau à murmurer contre Moïse en disant : « Pourquoi nous as-tu fait monter hors de l'Egypte pour mourir dans ce désert ? » L'Eternel, irrité de ces plaintes, envoya des serpents brûlants qui mordaient le peuple, tellement qu'il en mourut un grand nombre de ceux d'Israël [1]. Alors le peuple se repentit et l'Éternel dit à Moïse : « Fais-toi un serpent d'airain et mets-le sur une perche, et quiconque sera mordu et le regardera sera guéri. » Moïse fit donc un serpent d'airain, le mit sur une perche, et quand un homme avait été mordu, il regardait le serpent d'airain et il était guéri [2].

Interrogés sur cette question des serpents, mes guides répondirent : « Quoique petits, les serpents de cette vallée portent la mort cachée sous leur langue ; l'homme qu'ils piquent n'a pas deux heures à vivre. » L'Arabe qui donnait cette réponse avait à peine terminé sa phrase que, s'arrêtant, il indiqua du doigt un petit serpent roulé sur lui-même et dormant au soleil. Ayant saisi un pistolet, j'allais faire feu sur le reptile quand Soliman offrit de le prendre vivant.

[1] *Nomb.*, XXI, 5, 6.
[2] *Nomb.*, XXI, 7, 8, 9.

Malgré le prix que j'attachais à une telle capture, je voulus m'opposer à la téméraire entreprise qui pouvait avoir de si funestes conséquences; mais le chamelier, excité par l'espoir d'une récompense, n'écouta rien, et se penchant avec précaution, posa résolûment le pouce sur la nuque du reptile, la comprima fortement, puis lui passant ensuite l'index sous le col, l'enleva sans que le serpent pût lui lancer son venin. Je demandai alors un des bocaux destinés à recueillir les échantillons de cette espèce; mais comme on ne pouvait me le procurer sans décharger une partie du bagage, le jeune Arabe, afin d'éviter cette manœuvre considérée comme très-fatigante pour les chameaux, déclara qu'il porterait le serpent jusqu'à la halte du soir, sans crainte et sans péril.

Plus tard, dans le courant de la journée, ne voyant plus le prisonnier entre les doigts de son vainqueur, je lui demandai ce qu'il en avait fait. Il montra qu'il l'avait enfermé dans une des longues manches de sa chemise soigneusement nouée; il le porta ainsi jusqu'au soir. Au moment où il fallut le tirer de là pour le faire passer dans le bocal, je sentis renaître les appréhensions du matin; mais Soliman procéda à cette opération avec tant de calme et d'adresse qu'elle s'accomplit sans accident.

Une fois introduit dans sa prison de verre, le descendant des serpents brûlants de la Bible pouvait être facilement examiné. Sa longueur n'excède pas soixante-

quinze centimètres, sa circonférence six centimètres environ. Il est jaune, a le dos couvert de petites écailles ; la tête plate, très-effilée, et réunit enfin les signes extérieurs qui caractérisent les espèces les plus venimeuses que produit cette contrée de l'Asie. Ici, comme en tant d'autres circonstances, le fait naturel se trouve parfaitement d'accord avec le récit biblique.

La troisième marche après le départ du mont Hor conduisit le peuple à Hebrona. La Bible ne fournit aucun renseignement sur la position géographique de ce campement, si ce n'est qu'il doit nécessairement prendre place entre Jetebatha et Asion-Gaber ainsi que cela résulte de la rédaction que voici : « De Jetebatha ils vinrent en Hebrona, de Hébrona ils campèrent à Asion-Gaber [1]. »

Puisque Hebrona était bien positivement entre Jetebatha et Asion-Gaber, je crois pouvoir le placer aux sources de Ghadian [2], situées à mi-chemin entre l'ouadi Garandel et la mer Rouge. Cette situation est la seule qu'on puisse assigner au campement d'Hebrona, car les Israélites n'auraient point trouvé ailleurs de quoi désaltérer ni eux-mêmes ni leurs troupeaux, et quoique l'eau des sources de Ghadian ait une odeur et une saveur

[1] *Nomb.*, XXXIII, 33, 34, 35.
[2] عيون غضيان (les sources de Ghadian).

sulfureuse extrêmement désagréables, on est encore trop heureux de la trouver après une longue journée de marche.

La quatrième étape aboutit au rivage du golfe Elanitique, vers l'emplacement des villes d'Elath et Asion-Gaber[1], là où se trouve aujourd'hui le château d'Akaba.

Quand le peuple eut atteint ce point extrême de sa marche vers le sud, l'Eternel adressa la parole à Moïse et lui dit : « Vous avez assez tourné près de cette montagne, allez vers le septentrion[2]. »

La route suivie par les Israélites se dessine de plus en plus clairement, et ici le sens des textes et la configuration de la contrée offrent un accord qui ne laisse de place ni au doute ni même à la moindre hésitation.

En effet, Moïse reçoit l'ordre de se tourner vers le nord au moment où, parvenu près d'Asion-Gaber, il se trouve précisément en face de l'ouadi Djetoum, qui est l'unique passage par lequel on puisse se rendre des rives du golfe Elanitique vers l'aquilon, en passant derrière les montagnes de Seir.

« Vous passerez aux extrémités des terres des enfants d'Esaü, vos frères, qui habitent en Seir, » ajoute la Bible[3], comme pour mieux préciser encore le tracé de la route.

[1] *Deut.*, II, 8.
[2] *Deut.*, II, 3.
[3] *Deut.*, II, 4.

Passer aux extrémités de Seir, c'est passer aux extrémités du Djebel-esh-Sheraa, c'est-à-dire par l'ouadi Djetoum. En effet, les géographes arabes désignent cet ouadi comme limitant, au midi, les montagnes de Sheraa [1], et Moïse l'indique sous le nom de « Chemin du désert de Moab, » comme servant de frontière méridionale aux enfants d'Esaü qui habitaient en Seir [2]. C'est encore par cette même vallée de Djetoum que, de nos jours, la caravane des pèlerins musulmans se rendant de Damas à la Mecque, débouche sur le bord du golfe Elanitique pour aller se ravitailler au château d'Akaba.

Depuis Asion-Gaber jusqu'au torrent de Zared, aujourd'hui Ouadi-el-Ahsa, il y a environ cent soixante-dix kilomètres. L'Itinéraire indique quatre campements sur ce parcours, à savoir : Salmona, Phunon, Oboth et Jeabarim, qui est vers les frontières de Moab; mais il ne fait pas mention du torrent de Zared. Le récit détaillé du voyage répare cette omission en nous faisant connaître que de Jeabarim le peuple se rendit au torrent de Zared [3]. C'est donc au total cinq étapes de trente-quatre kilomètres chacune, c'est-à dire des marches de huit à neuf heures.

Au moment où Moïse s'était présenté aux abords de

[1] *Voy.* Edrisi et Abulfida.
[2] *Deut.*, II, 8.
[3] *Nomb.*, XXI, 11; *Deut.*, II, 13, 14.

Pétra, sur la frontière occidentale d'Edom, en demandant à traverser le pays, une simple démonstration armée avait suffi pour déterminer la retraite du peuple de Dieu; mais quand les Israélites eurent tourné la montagne de Seir par la vallée de Djetoum et parurent sur la frontière orientale, les rôles changèrent et ce fut aux Edomites de trembler à leur tour [1].

La configuration de la contrée rend parfaitement compte du renversement des rôles : les montagnes de Seir, ainsi que M. de Laborde le fait si judicieusement remarquer, sont comme un large épaulement qui soutient le vaste plateau du désert de l'est, d'un côté dominant la vallée d'Araba, de l'autre se terminant au niveau de la plaine [2].

Du côté de l'ouest, les Edomites étaient protégés par des défenses naturelles vraiment inexpugnables; tandis que du côté de l'est, au contraire, leur frontière était d'un accès facile. Dans cette situation, se voyant tournés par un peuple nombreux qu'ils venaient de traiter en ennemi, les enfants d'Esaü pouvaient redouter une invasion et des représailles. En effet, ils tremblèrent; mais l'Eternel les protégea, défendit à son peuple d'avoir aucun démêlé avec eux et lui prescrivit d'acheter à prix d'argent les

[1] *Deut.*, II, 4.
[2] *Comment. géog.*, p. 132, 133.

vivres et l'eau dont il aurait besoin. « Ne soyez pas émus contre vos frères les enfants d'Esaü qui habitent en Seir, » dit l'Eternel, « car je ne vous donnerai rien de leur terre [1]. »

A l'est des montagnes de Seir, depuis l'ouadi Djetoum jusqu'au torrent de Zared, la route des Israélites diffère peu de celle que suivent chaque année les *Hadji* [2] se rendant en nombreuses caravanes de Damas à la Mecque. Aujourd'hui comme au temps de Moïse, les mêmes nécessités règlent les étapes de ces multitudes ambulantes : une distance pouvant être franchie entre le lever et le coucher du soleil, de l'eau, des pâturages, telles sont les conditions qui règlent la marche et fixent le repos; quand elles se trouvent réunies sur un point, aucun voyageur n'est tenté de passer outre, et d'âge en âge les caravanes suivent la même trace et s'arrêtent aux mêmes endroits.

N'ayant pas visité le pays situé à l'est des montagnes de Seir, je ne saurais apporter aucun fait nouveau propre à faire mieux connaître cette partie de la route des Israélites, et je me bornerai à demander une nouvelle rectification au XXXIII[e] chapitre des *Nombres*, pour y ajouter le nom du torrent de Zared où Moïse campa certainement et où il s'arrêta même assez longtemps pour constater

[1] *Deut.*, II, 4, 5 et suiv.
[2] Les pèlerins musulmans.

que toute la génération condamnée à Cadès-Barné avait été consumée par la mort [1].

L'Itinéraire général, rectifié d'après les informations du *Journal du voyage* et du *Deutéronome*, continuera de la façon suivante :

NUMÉROS de l'Itinéraire général. (*Nomb.*, XXXIII.)	NUMÉROS d'après l'ensemble des livres bibliques.	
41	43	Salmona.
42	44	Phunon.
43	45	Oboth.
44	46	Jeabarim.
»	47	Le torrent de Zared.

Entre Jeabarim et le mont Nébo où Moïse s'arrêta et mourut, il n'y a pas moins de cinq journées de marche, et cependant l'Itinéraire des *Nombres* indique trois stations seulement. Le *Journal du voyage* et le *Deutéronome* suppléent heureusement cette nouvelle lacune, en faisant de la marche et des conquêtes des Israélites un récit très-succinct, mais parfaitement graphique.

Après avoir franchi le torrent de Zared, le peuple alla camper sur le bord de l'Arnon qui coule entre le pays

[1] *Deut.*, II, 13 et suiv.

des Moabites et celui des Amorrhéens[1]. Il se rendit ensuite près des puits creusés par les chefs des nations, comme nous l'apprend la Bible. De là il s'en fut vers Mathana, Nahaliel et Bamoth[2]. Cette dernière ville est située au fond d'une vallée du pays de Moab et c'est de là, d'après le *Journal du voyage*, que Moïse envoya des ambassadeurs à Sehon, roi des Amôrrhéens, pour lui demander la permission de traverser son territoire[3]. Le *Deutéronome* rend également compte de cette ambassade, mais en marquant son point de départ au désert de Cademoth[4]. Bamoth était probablement sur la limite du désert de Cademoth. Toujours est-il que les envoyés de Moïse se rendirent à Hesebon ou Heshbon[5] auprès du roi des Amorrhéens, mais sans succès. Le roi refusa la permission qui lui était demandée, marcha en armes au-devant de Moïse, l'attaqua, fut complétement battu, son armée anéantie, son peuple passé par les armes et toutes les villes de ses Etats détruites à la façon de l'interdit[6].

[1] L'Arnon est le principal torrent tombant des montagnes de l'est dans la mer Morte : il est connu des Arabes sous le nom de Ouadi-Modjeb وادى الموجب

[2] *Nomb.*, XXI, 13, 14 ; *Deut.*, II, 24.

[3] *Nomb.*, XXI, 21 et suiv.

[4] *Deut.*, II, 26.

[5] حسبان Hesban ; חֶשְׁבּוֹן Heshbon. (*Voy.* Eusèbe et saint Jérome, article *Esebon;* Reland, *Palest.*, p. 719 ; Burckhardt, *Travels*, p. 365 ; *Mangles and Irby.*)

[6] *Deut.*, II, 30, 31 et suiv.; *Nomb.*, XXI, 23, 24 et suiv.

Après cette victoire, Moïse s'avança vers le nord, visita Jazer [1], et depuis Aroër, sur le bord de l'Arnon, jusqu'à Galaad, il n'y eut pas une ville qui put se défendre contre les enfants d'Israël ; ils s'emparèrent de toute la contrée jusqu'au torrent de Jeboc [2], en respectant le territoire des enfants d'Ammon, selon l'ordre qu'ils avaient reçu de Dieu.

Avant d'aller plus loin, indiquons la suite de l'Itinéraire jusqu'au bord du Jourdain :

NUMÉROS de l'Itinéraire général. (*Nomb.*, XXXIII.)	NUMÉROS d'après l'ensemble des livres bibliques.	
45	48	Dibongad.
46	49	Helmondeblathaïm.
»	50	Mathana.
»	51	Nahaliel.
»	52	Bamoth.
47	53	Monts Abarim vis-à-vis de Nebo.
48	54	Montagnes de Moab en face de Jéricho.
49	55	Depuis Bethsimoth jusqu'à Abelsatim.

En se rapprochant des frontières d'Ammon, l'Itinéraire se trouve de nouveau sur un terrain que j'ai visité, mal-

[1] *Nomb.*, XXI, 32.
[2] *Deut.*, II, 36, 37; *Nomb.*, XXI, 24, 25.

heureusement trop rapidement, et qui mériterait d'être étudié dans sa topographie comme dans ses monuments. Les ruines y abondent et le paysage, souvent sévère jusqu'à la désolation, prend des aspects charmants partout où se trouve un peu d'humidité pour féconder cette terre abandonnée.

Les rives du Jeboc, dont les Israélites approchèrent, se présentent sous l'aspect le plus séduisant : les lauriers-rose y croissent en abondance, y atteignent des proportions vraiment extraordinaires, et forment une forêt tout émaillée de fleurs, sous l'ombrage de laquelle des oiseaux au riche plumage modulent des chants que n'écoute aucune oreille humaine!

Ces hôtes élégants ne sont pas les seuls qui habitent les bords fleuris de ce ruisseau ; on y rencontre aussi des sangliers en grand nombre, des gazelles, des hyènes, des ours et même des lions, s'il faut en croire les Arabes.

Le Jeboc, nommé aujourd'hui Nahr-ez-Zerka, prend sa source dans une petite chaine de collines bordant le grand désert de l'est; il coule paisiblement dans un lit qui n'est ni large ni profond, et va tomber dans le Jourdain à égale distance à peu près entre le lac de Tibériade et la mer Morte [1].

[1] Il ne faut pas confondre ce cours d'eau avec le Zerka-Main qui est au sud de celui-ci et tombe dans la mer Morte à 15 ou 18 kilomètres au nord de l'Ouadi-Modjeb.

Le Jeboc doit son illustration, on s'en souvient, à la lutte engagée par Jacob pour forcer ce passage qu'il trouva défendu par un ange du Seigneur, alors qu'à son retour de la Mésopotamie, le fils d'Isaac se dirigeait vers l'héritage de ses pères [1].

Les ruines couvrant aujourd'hui le sol conquis autrefois par les enfants d'Israël appartiennent, pour la plupart, à l'époque gréco-romaine; cependant, quelques-unes ont un caractère de si grande vétusté qu'elles pourraient sans invraisemblance être rangées parmi celles des soixante villes closes de hautes murailles dont les Israélites, conduits par Moïse, firent la conquête [2]. Au premier rang parmi celles-ci, on peut citer les ruines de Yadjouz, situées à mi-chemin entre Ammon et Gerasa, où elles occupent un espace considérable. Les pierres dont le sol est couvert sont presque noires, très-dures, percées d'alvéoles comme les rayons d'une ruche à miel et présentant du côté exposé à l'action de l'air des angles arrondis comme ceux des galets qui ont été longtemps roulés par les vagues de l'Océan ou le courant des rivières.

Au milieu de ces ruines usées par les siècles, on retrouve plusieurs sarcophages. De tant de matériaux mis

[1] *Genèse*, XXXII, 22.
[2] *Deut.*, III, 4, 5 et suiv.

en œuvre par la main des hommes, ce sont les seuls dont la destination soit encore reconnaissable! Tout ce qui avait été fait pour la vie a disparu, ce qui était consacré à la mort résiste encore. Sans ces tombeaux, rien n'avertirait le voyageur; il passerait insoucieux, sans se douter qu'à la poussière du chemin se trouve mêlée la poussière de générations humaines qui, pendant bien des siècles peut-être, auront rempli de bruit et de mouvement cette contrée devenue solitaire et cachant aujourd'hui, dans son morne silence, jusqu'au secret de son nom.

La marche rapide et victorieuse qui conduisit Moïse au delà de Galaad [1] jusqu'à la montagne d'Hermon (l'Anti-Liban [2]), sortant du cadre assigné à la présente étude, il faudra nous borner à indiquer sommairement cette marche d'une stratégie savante qui donna aux Hébreux toute la rive gauche du Jourdain avant de leur faire tenter le passage du fleuve.

Ayant réduit à l'impuissance les ennemis qui auraient pu inquiéter son armée au moment décisif où elle allait traverser le Jourdain, assuré de n'avoir plus à combattre que les forces placées devant lui, Moïse s'adressa à l'Eter-

[1] *Deut.*, III, 10.

[2] *Deut.*, III, 8, 9. Les Amorrhéens, dit Moïse au IIIe chapitre du *Deutéronome*, 9, appellent l'Hermon *Sanir*.

nel en lui disant : « Je passerai donc et je verrai cette terre excellente au delà du Jourdain et cette superbe montagne du Liban[1]; » mais le Seigneur, irrité au souvenir de la prévarication de son serviteur aux eaux de Cadès, lui déclare qu'il verra la terre promise, mais n'y entrera pas[2]. En effet, Moïse monta des plaines de Moab sur la montagne de Nebo et mourut là, âgé de cent vingt ans, sans que ses yeux se fussent obscurcis, sans que ses dents fussent ébranlées, plein de force et de vie par conséquent!

Les enfants d'Israël pleurèrent la mort de leur chef pendant trente jours dans la plaine de Moab, puis le Seigneur parla à Josué, fils de Nun, serviteur de Moïse, et lui dit : « Lève-toi et passe le Jourdain[3]. »

La mission de Moïse s'arrête ici et ma tâche est accomplie. Les livres mosaïques dans lesquels est raconté le voyage des Hébreux vers la terre promise, ont proclamé d'eux-mêmes leur parfaite exactitude et l'accord qui règne entre leurs différentes parties. En terminant cette étude, il ne me reste plus qu'à répéter, après le

[1] *Deut.*, III, 25; XXXII, 49 et suiv.; XXXIV, 1 et suiv.
[2] *Deut.*, III, 26; XXXII, 49; XXXIV, 1 et suiv.; *Nomb.*, XXVII, 12 et suiv.
[3] *Josué*, I, 1 et suiv.

comte de Maistre, cette vérité qui pourrait servir d'épigraphe à tous les travaux entrepris pour commenter les récits bibliques : « Moïse a tout dit; avec lui on sait tout ce qu'on doit savoir sur ces grands objets, et sans lui on ne sait rien. L'histoire, la tradition et la nature entière lui rendent témoignage. »

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P



T

V

W

Y

Z

ERRATA.

Page IX, 15e ligne, au lieu de *Mokatcb,* lisez : *Mokattcb.*
Page 5, 1re ligne, au lieu de *Pêtra et ils,* lisez : *Pêtra qu'ils,* etc.
Page 7, à la note 1, au lieu de *in pet,* lisez à la 6e ligne : *in Petra.*
Page 10. Le renvoi à la note n° 3 doit être placé à la dernière ligne après le mot *Exode.*
Page 79, au lieu de *Carak,* lisez : *Carac.*
Page 99, au lieu de *Abusida,* lisez : *Aboulfeda.*

Paris. — Imp. de W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5.

